

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

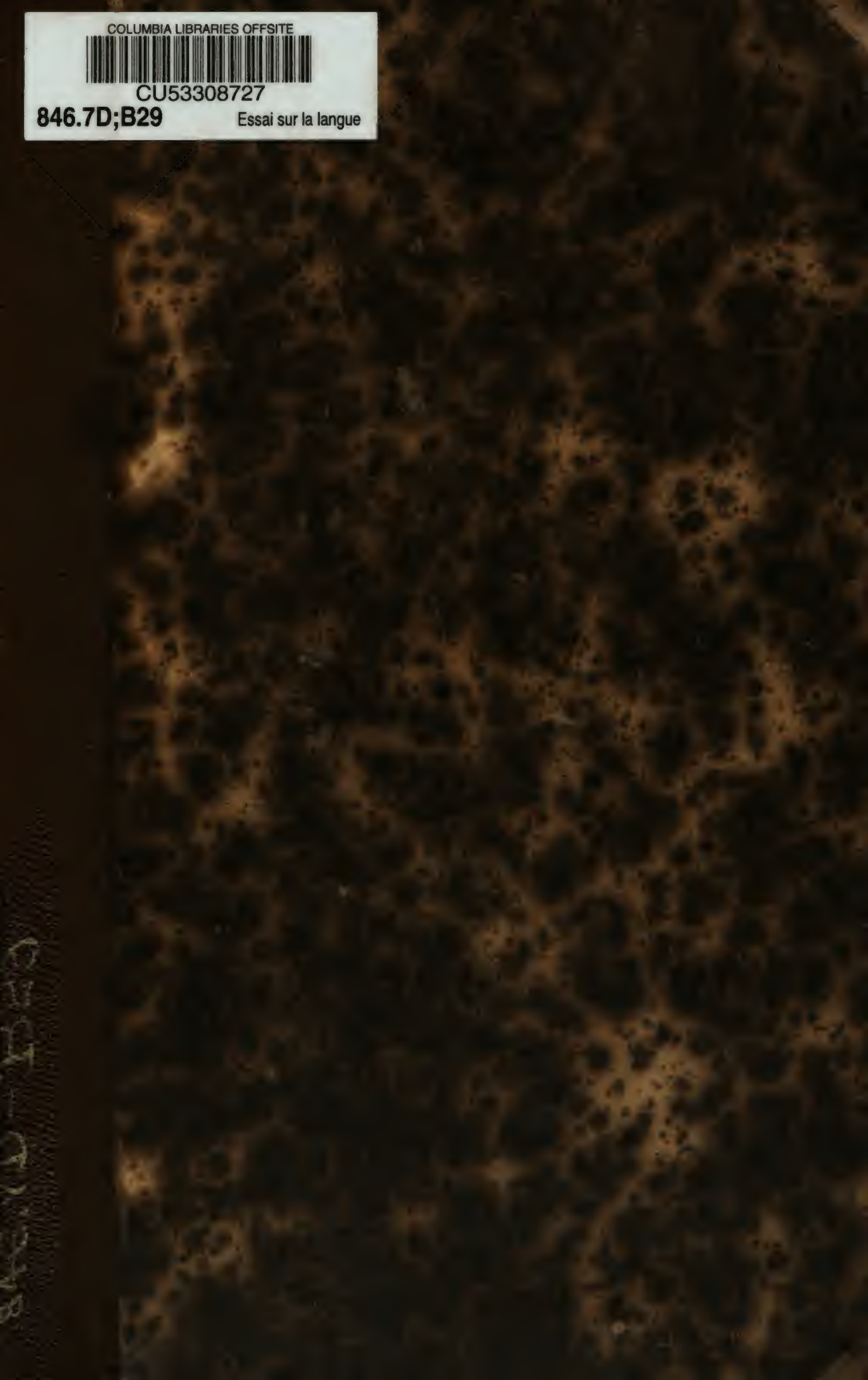
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

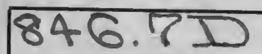
We also ask that you:

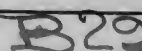
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/


COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE
CU53308727
846.7D;B29
Essai sur la langue



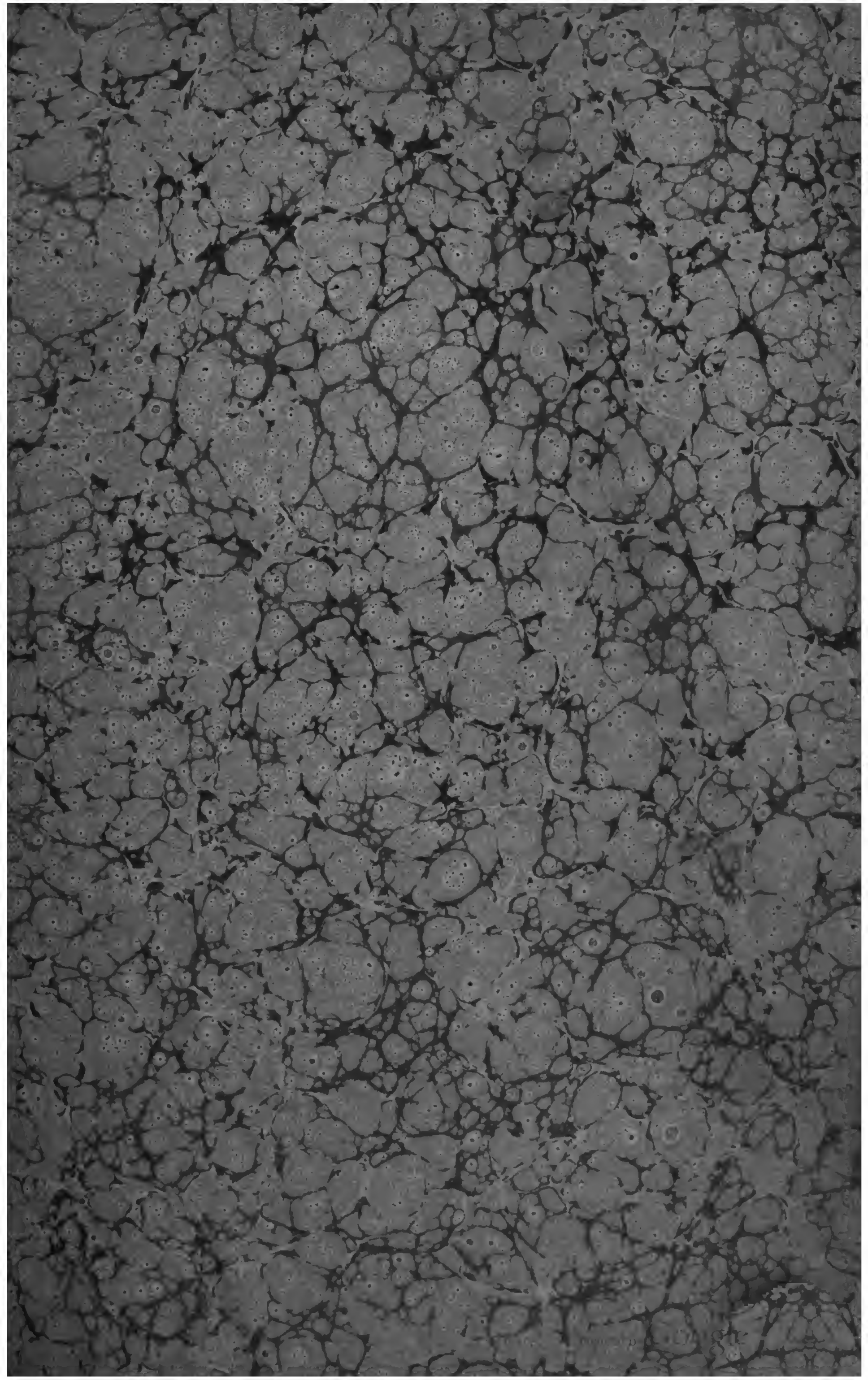


Columbia University
in the City of New York

LIBRARY



The
Nathaniel Currier Fund
for the
increase of the Library
Established 1908



Currier Fd
Cd.

Digitized by Google

Digitized by Google

12-11761

846.7II
B29

Digitized by Google

ESSAI

SUR LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE DU BÉARN.

Ire PARTIE.

Intérêt littéraire de l'étude des dialectes provinciaux. — Le béarnais n'était pas un simple patois. — Origines. — Construction grammaticale. — Affinités avec les langues anciennes et modernes. — Éloge de cet idiome. — Monuments primitifs de la littérature béarnaise. — Ouvrages imprimés. — Citations. — Préambule du vieux for. — Songe de Gaston Phébus. — Romance de Phébus. — Cantique de Jeanne d'Albret.

Ramond, le peintre des Pyrénées, parlait ainsi des Béarnais : « Rien de si intéressant que ce peuple, li-
» bre par son caractère bien plus que par ses fors et
» priviléges, spirituel et vif, élégant même sans cul-
» ture, dont le noble est sans hauteur et le cultivateur
» sans grossièreté ; chez lequel de vieux usages et UN
» VIEUX LANGAGE EN HONNEUR attestent et nourrissent
» l'amour de la patrie. »

Ce vieux langage a survécu à la nationalité béarnaise. Jadis il était en honneur à la cour de nos princes ; nos pères le parlaient encore avec affection ; mais

Digitized by Google

chaque jour il tend à disparaître de nos villes, repoussé par l'invasion des mœurs françaises; et bientôt ce n'est qu'au fond de nos vallées qu'on pourra retrouver ses derniers vestiges.

Le 16 prairial an II, lorsque la France était tourmentée d'une folie de destruction, le député Grégoire présentait au Comité d'Instruction publique un rapport sur la nécessité et sur les moyens d'anéantir les patois. Il existait alors, selon lui, plus de trente patois principaux, et six millions de Français ne se servaient pas d'autre langage. En 1807, lorsqu'une main puissante cherchait à reconstruire un grand empire et à réconcilier la France avec son passé, les préfets reçurent l'ordre de recueillir et de transmettre au Gouvernement des spécimens des patois de leurs départements.

Aujourd'hui que l'unité nationale et la communauté de langage sont irrévocablement établis, la conservation des idiomes provinciaux ne saurait offrir aucun inconvénient politique, et leur étude peut avoir un grand intérêt littéraire.

Souvent, sur les lèvres du paysan, l'observateur recueille des expressions pittoresques dont l'équivalent ne se rencontre pas dans le vocabulaire français.

Joseph de Maistre a dit avec raison que ces patois « étaient des mines presque intactes, et dont il est pos-
» sible de tirer de grandes richesses historiques et phi-
» losophiques. »

Charles Nodier dit encore dans ses *Notions de linguistique* : « Si les patois étaient perdus, il faudrait
» créer une Académie spéciale pour en retrouver la
» trace, pour rendre au jour ces inappréciables mo-

Digitized by Google

» numents de l'art d'exprimer la pensée. » Ces paroles ont été entendues. Des savants ont entrepris de sérieux travaux sur les dialectes secondaires des deux langues d'*oil* et d'*oc* [1]; des Académies, notamment celle de Bordeaux, ont provoqué et encouragé des études spéciales sur divers patois particuliers.

Parmi les idiomes du Midi, le béarnais me paraît devoir occuper un rang distingué.

Si le *patois* désigne, selon le *Dictionnaire de l'Académie, le langage du peuple et du paysan propre à chaque province,* le béarnais n'était pas un simple patois : c'était une langue cultivée comme langue nationale; elle était adoptée pour les lois, les actes publics, le barreau, la chaire, les délibérations des États du pays; elle était admise au palais des rois de Navarre, et le jeune prince qui fut depuis Henri IV n'en avait pas encore parlé d'autre la première fois qu'il fut présenté au roi de France.

Faut-il commencer par rechercher les origines de l'idiome du Béarn?

[1] Voir notamment :

1° Champollion Figeac; *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France.* Grenoble. In-12, 1809.

2° *Mélanges sur les langues, dialectes et patois.* Paris, 1821. In-8°.

3° F. Schnakenburg; *Tableau synoptique et comparatif des idiomes vulgaires ou patois de la France.* Berlin. in-8°, 1840.

4° Pierquin de Gembloux; *Histoire littéraire, philosophique et bibliographique des patois français.* Paris. In-8°, 1841.

5° Mary Lafon; *Tableau de la langue parlée dans le midi de la France, etc.*

M. Oberlin a écrit sur le patois de l'Alsace, M. Fallot sur celui de la Franche-Comté; etc.

Digitized by Google

César, dans ses Commentaires, n'a pas manqué de signaler la diversité et la multiplicité des dialectes qui régnaient dans les Gaules. Il est facile de reconnaître que les langues du midi ne furent qu'une fusion progressive opérée entre le celte, le celtibère, le phénicien, le grec, le latin, le gothique et l'arabe.

La langue béarnaise est fille ou plutôt sœur du romano-provençal, qui est classé parmi les langues néo-latines.

Tous les idiomes locaux, après avoir fleuri pendant la période féodale; déchurent de leur importance et tombèrent au rang de simple patois, lorsque l'influence officielle de la langue du souverain s'étendit sur toutes les provinces réunies à la France.

Le Béarn conserva le dernier son indépendance. Il n'est pas étonnant que son dialecte particulier parvînt à un certain degré de perfectionnement, puisqu'il continuait à être parlé à la cour des princes, tandis que les divers patois étaient exclusivement réservés partout ailleurs aux classes vulgaires. Les Béarnais craignaient de perdre leur nationalité le jour où ils perdraient leur vieux langage, et ils répétaient cette parole attribuée à Henri IV et devenue proverbiale :

Qu'anera maü per lous Bernés
Quoan lous hilhs parlen francés.

Cela ira mal pour les Béarnais
Lorsque leurs fils parleront français.

. Leur langue, qui n'a pas manqué de culture littéraire, n'a pas de grammaire connue. On dit qu'il en a

Digitized by Google

existé; mais c'est douteux. M. Hatoulet, bibliothécaire de la ville de Pau, a publié [1] quelques études grammaticales, qu'il devrait bien et qu'il saurait parfaitement compléter.

Plusieurs provinces ont déjà fait connaître le vocabulaire de leur patois; le Béarn n'a pas encore le sien.

Nodier s'est demandé si le dictionnaire concordant des patois d'une langue ne serait pas un des plus beaux monuments élevés à la lexicologie.

« Je connais, dit-il, tel de ces singuliers langages » qui offriraient à l'explorateur habile plus de curio» sités et de recherches que cinquante de nos glossai» res. » Je crois qu'il serait facile de trouver dans le béarnais la confirmation de ces paroles.

C'est une œuvre difficile et laborieuse que celle de faire le premier dictionnaire d'une langue dont il faut préciser le caractère et les progrès à ses divers âges. M. Hatoulet a fait ce travail pour l'idiome du Béarn. Il est à désirer qu'il reçoive des encouragements nécessaires pour la publication du résultat de ses patientes et consciencieuses investigations.

Après avoir étudié le béarnais dans sa construction grammaticale, il serait assez curieux de rechercher ses affinités avec les langues antiques, les langues néo-latines, les variations provinciales, enfin avec les divers dialectes provenant d'une même origine.

Je regrette de ne pouvoir soumettre ici aux philologues, en passant, que de courtes observations.

[1] Elles ont été recueillies dans la préface des *Poésies béarnaises* publiées par M. Vignancour.

Digitized by Google

Le basque n'est autre chose que l'ancien celtibère. Les Béarnais et les Basques sont mêlés ensemble depuis des siècles; ils ont entre eux des rapports de chaque jour et de toute nature, et cependant il ne s'est opéré aucune fusion entre leurs deux idiomes.

Si les anciens Grecs sont venus jusque dans les vallées pyrénéennes, ces migrations remontent à des temps tellement reculés, que l'histoire et la tradition en ont perdu la mémoire; et cependant, en Béarn, ce qui frappe surtout, c'est l'*hellénisme* du langage. Dupleix, né dans le Gers, assurait qu'il avait réduit en ordre alphabétique plus de douze cents mots tirés du patois, purement grecs ou dérivés du grec. En Béarn, on en trouverait davantage. On dirait que les enfants de la Grèce ont habité nos contrées, y ont laissé des souvenirs de leur pays, tels que *Scyros* et *Abydos,* ont choisi à plusieurs villages et à plusieurs familles des noms qui, en entrant dans le béarnais, n'ont point subi la moindre altération dans leurs désinences grecques.

Le savant M. du Mège a publié sur ce sujet d'intéressantes observations. Je ne citerai pour exemple que l'analogie évidente qui existe entre le parfait de notre verbe *être* et l'aoriste deuxième du verbe ἵστημι.

Qué estei.... fui......... ἔστην.
Qué estès... fuisti...... ἔστης.
Qué estè.... fuit........ ἔστη.
Qué estem.. fuimus.... ἔστημ—εν.
Qué estets... fuistis..... ἔστητ—ε.
Qué esten... fuerunt... ἔστη—σανι.

Parmi les langues modernes, il semblerait que le

Digitized by Google

béarnais devrait avoir plus de ressemblance avec l'espagnol qu'avec toute autre langue; je crois qu'il en a davantage avec l'italien.

Il serait facile de le démontrer à l'aide de phrases construites avec soin. En voici quelques-unes prises au hasard :

ITALIEN.	BÉARNAIS.
Mentre che io sono andato al mercato a comprar alcune cose, egli è venuto.	Méntre quẹ́ iou soy anat aü marcat croumpa quaüqué caüse, eth qu'ey bengut.

Le Tasse a dit en parlant de Clorinde :

Passa la bella donna e par che dorma.

Que passa la bèra daüna et pareich qué droum.

Telle serait la traduction béarnaise de ce beau vers.

Un grand nombre de locutions françaises ont fait invasion dans le béarnais, et nos pères ne savaient assez se plaindre de ce qu'ils appelaient des *gallicismes*. Les Sarrazins qui ont traversé nos montagnes, les Anglais qui les ont habitées, nous ont laissé aussi un assez grand nombre de mots qui ont enrichi le vocabulaire local.

Faut-il discuter le rang que la langue d'une petite souveraineté doit occuper auprès de celles des grands peuples anciens et modernes? L'amour-propre béarnais n'aurait pas hésité jadis à proclamer la suprématie de

Digitized by Google

l'idiome national sur tous les autres. M. de Sainte-Gemme, écrivain du temps d'Henri IV, était de cet avis. Selon cet étrange auteur, la langue espagnole est *trop fastueuse,* l'italienne *trop lascive,* l'anglaise *trop sifflante,* la française *trop molle* et si pauvre, que, sans les mots mendiés à la nôtre *elle ne serait* (je cite textuellement) *qu'une poële sans queue, un mignon sans maîtresse, un prêtre sans dévotion, un marchand sans cabale, un orfèvre sans or, une doublure sans dessus, un enfant sans nourrice, une femme sans mari, une vigne sans échalas, une plume sans être taillée.* Quant aux langues mortes, M. de Sainte-Gemme en fait bon marché. L'hébraïque *est engloutie sous la juste punition de sa mécroyance;* la grecque est tout à fait perdue, et la latine est *comme un ombrage de la langue, comme un corps sans âme, un soldat sans arme, un livre effacé, un avocat sans science, un médecin sans pratique, un apothicaire sans drogues, un capitaine sans soldats, et une femme sans beauté* [1].

Les exagérations de M. de Sainte-Gemme sont fort excentriques, sans doute; mais elles prouvent du moins l'estime que faisaient autrefois nos pères d'une langue trop dédaignée aujourd'hui. Voici du reste, en l'honneur de notre idiome, une autorité imposante : celle de Montaigne [2]. Après avoir parlé d'une *bande de langages,* comme le *poitevin,* le *limousin, etc.,* il con-

[1] *Le grand roy amoureux,* p. 100 et s. Lyon, 1603.
[2] *Essais,* liv. II, ch. XVII.

Digitized by Google

tinue ainsi : « Il y a bien au-dessus de nous, VERS
» LES MONTAGNES, un gascon que je trouve singulière-
» ment beau, sec, bref, signifiant, à la vérité un lan-
» gage masle et militaire plus qu'aucun autre que j'en-
» tende ; autant nerveux et puissant, et pertinent,
» comme le français est gracieux, délicat, abondant. »

Un de nos bons écrivains [1] du Béarn, qui se vantait d'avoir étudié les finesses de la langue maternelle et de n'avoir jamais eu la fatuité de l'oublier, s'exprime ainsi : « Notre idiome est abondant, sonore, harmo-
» nieux, plein de douceur par la quantité de ses di-
» minutifs et par la facilité qu'il a de rendre en images
» les plus petits objets. »

Il avait raison. La langue béarnaise est quelquefois noble et imposante; mais elle est surtout caressante et harmonieuse. Je le prouverai, je crois, facilement par quelques citations. Je voudrais donner une idée des trésors de notre littérature. Tous ne sont pas découverts, et je pourrai indiquer quelques mines précieuses à exploiter. Ce qui fait la gloire d'une langue, ce sont les écrivains dont le génie sait utiliser toutes ses ressources, et mettre au jour toutes ses magnificences.

Il faut commencer par avouer que le Béarn a produit plus de héros que de savants et de poëtes. Son beau ciel, si renommé, semble inviter à jouir plutôt des douceurs de la vie oisive qu'à chercher dans de rudes labeurs les satisfactions de l'intelligence. Le célèbre Théophile de Bordeu, dans son *Histoire de la*

[1] MIRASSON ; *Troubles du Béarn*, p. 369.

Digitized by Google

Médecine, énumère toutes les expressions usitées en Béarn pour désigner l'homme paresseux et insouciant de ses devoirs; les voici : *Bandoulè, aüruguè* [1], *tracanar, beau, pec, estourniü, néci, campich, esbaraülat, pégou, aliman, truquetaülès, jouan l'aysit* [2], *guillem-pesquè, cap d'aüzet, luec, galem, cagot, escrépi, piloy, escalanat, hou-birat, cère-birat.*

Les anciens du pays ont peu écrit. C'est dans les chartes et les cartulaires des archives royales du château de Pau qu'il faut rechercher surtout les monuments primitifs de la littérature béarnaise.

Le plus ancien fragment de roman donné par Raynouard est attribué au IXe ou au Xe siècle.

D'après Sismondi, la langue *d'oil* apparut sous Guillaume, duc de Normandie, vers 930; le castillan, sous Ferdinand *le Grand,* vers 1030; le portugais, sous Henri, vers 1100; l'italien, sous Roger, en 1140. Le premier texte béarnais qu'on peut reproduire remonte à 1080; il est extrait du vieux for d'Oloron.

Il existe peu de livres en langue béarnaise. L'imprimerie ne se répandit guère parmi nous qu'au moment où le Béarn, par ses alliances, tendait à devenir Français.

Depuis cette époque surtout, les auteurs préférèrent

[1] L'*u,* en béarnais, se prononce ordinairement comme en français; cependant, quand il porte un tréma, il a un son particulier qui ressemble à l'*ou* des Espagnols; il faut donc lire : *aourugué.*

[2] Le béarnais a conservé l'*iota* grec. On prononce : *Ba-ï-oune, l'a-ï-zit, etc.*

Digitized by Google

à la langue d'une petite souveraineté celle d'un grand royaume qui leur promettait plus de lecteurs. Ceux qui n'écrivirent pas en latin, comme Oyhenart, écrivirent en français, comme Marca.

Les vieux livres béarnais n'ont guère été réimprimés et leur rareté est excessive. On a même de la peine à retrouver les titres de quelques ouvrages de piété tels que ceux-ci :

Les Évangiles en béarnais.

La Vie de Jésus-Christ.

La Translation, en rime de Béarn, du catéchisme de Genève; par Merlin. 1563.

Psalmes de David en langue béarnaise; par Arnaud de Salettes. Orthez, 1563.

Cependant, on sait que la reine Jeanne, dans son amour pour les lettres et son ardeur pour la propagation de la réforme, ne laissa pas oisives les presses de Pau et d'Orthez. Les écrits nés pendant le triomphe du protestantisme disparurent après sa chute dans nos contrées.

Quelques ouvrages de droit son restés. Il existe plusieurs éditions faites à Pau, Orthez, Lescar, Morlàass, des *Fors et costumas* [1]; *Compilacion d'auguns priviledges* [2]; *Styl de la Justicy de Béarn, etc.*

[1] Les fors révisés, sous Henri II, roi de Navarre, furent imprimés à Pau en 1551 pour la première fois. J'en possède un exemplaire en beaux caractères, tiré sur parchemin et relié aux armes d'Henri II.

[2] Cette *Compilacion* contient des chartes très-intéressantes pour l'histoire et pour la langue du pays.

Digitized by Google

Les vieux fors n'avaient pas été imprimés. Les archives de Pau en conservaient un manuscrit unique du XIVe siècle. Il a été publié par MM. Mazure et Hatoulet, avec une traduction et des notes qui leur ont valu une mention très-honorable de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Préambule du vieux for de Béarn.

Aquests son los fors de Bearn, en los quoaus fe mention que antiquements, en Bearn, no have senhor. Et en aquetg temps audin laudar ung cavaler en Begorre, et anan-lo coelher, et fen lo senhor ung an, et apres no los bolo thier en fors ni en costumes, et la cort de Bearn se amassa lasbets à Pau et requeriren lo qu'eus thiencos en fors et costumes et eg no a bolo far, et lasbets aucigon lo en la cort.

Item. — Après hom los lauda ung prudom cavaler en Auberni, et anan lo coelher, et fen lo senhor dus ans; et en apres, eg se demostra trop orgulhoos; que no los bolo thier en fors ni en costumes, et la cort lasbets fets lo aucideri au cap deu pon deu Saranch a ung escuder, lo quoau feri tau coop de l'espiut que darrer li trego, et aqueg lo senhor ave nomi Sentonge.

Item. -- En apres, audin laudar ung cavaler en Catalonhe, lo quoau ave agut de sa molher dus enfants en une bentrade, et las gens de Bearn agon conselh enter lor, qu'ey tremetossan dus prudomis de la terra et que domandassen la ung dequegs filhs per senhor; et quant fon la, anan los beder et troban los adromits, la ung maas barrades, et l'autre maas ubertes, et biencon s'en ab lo qui ave las maas ubertes.

Digitized by Google

TRADUCTION.

Ce sont ici les fors de Béarn, dans lesquels il est fait mention qu'anciennement, en Béarn, il n'y avait pas de seigneur. Et en ce temps là ils entendirent vanter un cavalier de Bigorre, et ils allèrent le chercher, et ils le firent leur seigneur pendant un an. Et après, il ne voulut pas les garder en leurs fors et coutumes, et la cour de Béarn se réunit alors à Pau, et ils le requirent de les tenir dans leurs fors et coutumes, et lui ne voulut pas, et alors ils le tuèrent dans la cour même.

Item. — Après, on leur vanta un prud'homme chevalier en Auvergne, et ils allèrent le chercher; ils en firent leur seigneur pendant deux ans; et après, il se montra trop orgueilleux. Il ne voulut pas les tenir en leurs fors et coutumes, et la cour alors le fit tuer au bout du pont de Saranh [1] par un écuyer, lequel le férit d'un tel coup d'épieu, que l'arme lui sortit par le dos, et ce seigneur avait nom Saintonge [2].

Item. — Et après, ils entendirent vanter un chevalier de Catalogne, lequel avait eu deux enfants d'une seule couche, et les gens de Béarn eurent conseil entre eux; et ils députèrent deux prud'hommes du pays pour demander l'un de ces deux frères pour seigneur. Et quand ils furent là, ils allèrent les voir et les trouvèrent endormis, l'un les mains fermées, l'autre les mains ouvertes, et ils s'en revinrent avec celui qui avait les mains ouvertes.

[1] Osserain.
[2] Centule.

Digitized by Google

Songe de Gaston Phébus.

(Extrait d'un cartulaire des Archives de Pau [1].)

Lo comte Febus estan en son logis am tota sa gent, la neyt davant la bathala, com foc endromit vec en sompni hun home blanc que li fazia mot bella cara et rizent, lo quoal se ditz era sen Boluzia de Foixs. Et per memoria del dit sompni et visio, per devocio del sant ordonec que cascun an, en la neyt de la sua festivitat foc illuminat lo sieu cort sant a la gleysa de Foixs de una torcha de cera de tres liures, et aixi ses observat et se observe cascun an como lodit comte Fébus lo ordenec, et li era abist que Armanhac li benia de tras, et lo home blanc li birava las esquinas, et no volia entendre a luy, mas parlava am Febus et li diyia com s'en sec :

« Filhs, levatz sus, quar temps que vos prengutz lo
» gran honor

» Que hom no es al mon vivent. Am paucos gentz,
» prenques maior.

» Tost armatz-vos; no dobtetz res, anatz aban encontra
» lor;

» Quar d'Armagnac et de sos gents vos fara lay senhor. »

Et feyt lodit sompni, lodit comte Febus se despartec et menec gran rigors en se meteys, cridan fort, amonestan tota sa gent apertament fossen armatz et a cavalhs, et disec a sos valedos et autres gents, que Armanhac li avia rompuda la patz jurada, et li volia presentar bathala. Confortan tota sas gentz que no dobtassen de res, quar avia bona esperanssa en Diu et en son bon dret. Et feyt lodit

[1] Le texte est inédit; je m'en suis servi dans mon *Château de Pau*, p. 60.

Digitized by Google

parlement et arrengada la bathala de sa partida devant Launac, esperan lo comte d'Armanhac am sas gentz tota hora, ab gran ardiment et allegressa confortava sas gens, et dizia :

« Jo he mon bon dreyt aixi fermement jo lo crey;
» Quar jo he gardada per entier la patz jurada per ma fe.
» Ardidament sia sabre mi quar jo veulh estre lo prume,
» Ja no metre lo pe arre per duc, per comte ni per rey. »

TRADUCTION.

Le comte Phébus étant dans son logis avec toute sa suite, la nuit d'avant la bataille, lorsqu'il fut endormi, il vit en songe un homme blanc qui lui faisait une bonne mine et souriante, lequel déclara qu'il était saint Volusien de Foix. En mémoire de ce songe et vision, par dévotion, le comte ordonna que chaque année, dans la nuit de la fête du saint, son corps fût illuminé dans l'église de Foix d'une torche de cire de trois livres; et ainsi fut observé et s'observe chaque année, comme ledit comte Phébus l'ordonna. Et il advint avis qu'Armagnac marchait à son encontre, et l'homme blanc lui tournait le dos et ne voulait pas l'écouter, mais parlait à Phébus, et lui disait ce qui suit :

« Fils, levez-vous, car il est temps que vous ayez le plus » grand honneur qui soit venu à homme vivant. Avec peu » de monde, prenez-en beaucoup. Bientôt armez-vous; ne » doutez de rien, allez en avant contre eux; car d'Armagnac et de ses gens je vous ferai aujourd'hui le maître. »

Après ledit songe, ledit comte Phébus partit et mena grande agitation en lui-même, criant fort et avertissant toutes ses troupes qu'elles fussent complétement armées et à cheval; et disait à ses soldats et autres gens, qu'Armagnac avait violé la paix jurée, et voulait lui offrir la bataille. Il

Digitized by Google

rassurait tout le monde, en disant de ne douter de rien; car il avait bonne espérance en Dieu et en son bon droit. Et ayant prononcé lesdites paroles, il arrangea la bataille de son parti devant Launac.

Le comte d'Armagnac attendant avec ses troupes à toute heure, avec grande audace et allégresse, encourageait ses gens, et disait :

« J'ai le bon droit, ainsi fermement je crois. J'ai gardé » en entier la paix jurée par ma foi. Qu'il m'attaque hardiment; car je veux être le premier, et je ne reculerai ni » pour duc, ni pour comte, ni pour roi [1]. »

Chanson de Phébus [2].

Aquères mountagnes, qui ta haütes soun,
M'empechen de bédé mas amous oun soun.

Si sabi las bédé ou las rencountra,
Passery l'ayguette chen poü de m'néga.

Aquères mountagnes que s'abacheran,
Et mas amourettes que parecheran.

TRADUCTION.

Ces montagnes qui sont si hautes.
M'empêchent de voir où sont mes amours.

[1] Voir tout le récit et les incidents de la bataille dans mon *Château de Pau*.

[2] Voir dans mon *Château de Pau*, p. 433, mes notes sur cette romance si populaire en Béarn.

Digitized by Google

Si je savais les voir ou les rencontrer,
Je passerais l'eau sans peur de me noyer.

Mais ces montagnes s'abaisseront,
Et mes amours reparaîtront.

Cantique chanté par Jeanne d'Albret [1].

Nousté Dame deü cap deü poun
Adjudat-me à d'aqueste ore;
Prégats aü Diü deü ceü
Que'm boulhe bié déliüra leü.
Qué mon frut qué sortie déhore;
D'u maynat que'm hassie lou doun,
Tout, dinqu'aü haüt deüs monts, l'implore.
Nousté Dame deü cap deü poun
Adjudat me à d'aqueste ore.

TRADUCTION.

Notre-Dame du bout du pont
Aidez-moi à cette heure;
Priez le Dieu du ciel

[1] Ce cantique est fameux, parce que Jeanne d'Albret le chanta en donnant le jour à Henri IV. J'ai rétabli le texte véritable à l'aide d'un vieux manuscrit. On assure qu'il y avait un second couplet, que je ne chercherai pas à reproduire, parce qu'il est peu décent et qu'il pourrait bien n'être pas authentique.

Digitized by Google

Qu'il veuille venir me délivrer bientôt.
Que mon fruit sorte dehors;
D'un enfant qu'il me fasse le don;
Tout, jusqu'au haut des monts, l'implore.
Notre-Dame du bout du pont
Aidez-moi à cette heure.

Digitized by Google

IIe PARTIE.

POÉSIE BÉARNAISE SOUS HENRI IV ET DEPUIS LA RÉUNION DU BÉARN A LA FRANCE.

Poëtes du pays :

GASSION. — *Sounet sur le printemps.*
FONDEVILLE. — *Réception à Pau d'Henri II et de Marguerite de Valois.*
D'ESPOURRINS. — 1° *La haüt sus las mountagnos;*
2° *De la plus charmante anesquette;*
3° *Bère beryère* (avec traduction latine).
Th. de BORDEU. — *Lous Truquetaülés,* poëme.
HOURCASTRIMI. — *La Cigale et la Fourmi,* fable.
BOUNECASE. — *Ayam bi,* chanson.
BITAUBÉ. — *Pastourelette,* chanson.
L'abbé de PUYO. — *Le Réve,* satire.
CAZALET. — *Épître à Bordeu.*
D'ANDICHON. — *Leche'm droumi,* noël.
CAZAUX. — *Idylle de Moschus*

Poëtes contemporains :

E. VIGNANCOUR. — *Enfance d'Henri IV,* poëme.
Proverbes béarnais.
NAVARROT. — *A Diü medaü, quine galère,* chanson.
V. de BATAILLE. — *La chapelle de Betharam,* légende.
Conclusion.

Depuis Henri IV, il n'a guère été composé en béarnais que des ouvrages de poésie. Pour les livres sérieux, quel auteur aurait pu, en effet, lorsque le Béarn eut perdu sa nationalité, préférer une langue délaissée à celle que les grands génies de la France avaient rendue presque européenne?

Digitized by Google

Le bon Henri, qui aimait à faire les vers et qui les faisait si bien [1], n'a rien laissé dans la langue du pays natal, qui fut cependant pour lui toujours pleine de charmes. Il la parlait avec complaisance et l'écrivait avec facilité, dit-on; mais si, comme on l'a prétendu, il existe de ses lettres en béarnais, elles ne sont pas publiées. Lorsqu'il conduisit la belle et spirituelle Marguerite de Valois dans son château de Nérac, le fameux poëte Dubartas, pour célébrer leur entrée, fait apparaître trois nymphes qui se disputent l'honneur de complimenter la reine de Navarre. Dans ce débat en vers latins, en vers français et en vers gascons, la victoire reste à la nymphe patoise; la française finit par dire à la latine :

Écoutons donc sa voix barbarement diserte;
Cédons lui notre droit : tous nos débats sont vains.
Tu dis vrai : le gascon a la tête si verte,
Qu'il vient le plus souvent des paroles aux mains.

La nymphe gasconne ne veut point invoquer la force, mais la justice de ses droits, et elle répond :

Leichio esta la force : oun més on s'arrasoue,
Més on bé qu'iou è dret de parla debant bous.
You soun nymphe gascoue, er'es ara gascoue,
Soun marit es gascoun et souns sutgets gascous.

[1] Voir dans mon *Château de Pau* ma dissertation sur les œuvres poétiques d'Henri IV; M. Iung, dans son intéressant ouvrage : *Henri IV écrivain*, ne partage pas mon avis : je ne suis pas convaincu par les raisons qu'il donne.

Digitized by Google

Henri IV a été souvent chanté dans le patois qu'il aimait. Guillem Ader lui consacra un poëme sous le titre : *Lou Gentilhoumme gascoun* (in-12. 1660); et la mort du grand roi inspira au célèbre Goudouli sa plus belle ode.

La dernière princesse qui ait résidé au château d'Henri IV, Catherine de Navarre, attirait à sa cour les littérateurs et les poëtes. Auger Gaillard, notamment, chercha un refuge auprès d'elle. Dans un livre, imprimé à Pau en 1593, et inconnu de ses biographes, il se sert tour à tour de la lyre patoise et de la lyre française. Il se met constamment en scène, et raconte les usages étranges de nos vallées en termes souvent *intraduisibles*. Il rapporte qu'à Pau :

Présidents, avocats, juges et conseillers,
De tout homme d'esprit sont amis singuliers.

Et si les États du pays lui refusent des fonds pour imprimer ses vers, la cour des comptes, en l'absence de Madame Catherine, lui alloue des secours.

Depuis le départ de ses princes et la perte de son indépendance, le Béarn chercha à retenir son vieux langage, qu'il chérissait comme un souvenir de sa nationalité éteinte; mais l'idiome local tenta vainement de retarder sa décadence, tandis que la langue officielle, sous le règne de Louis XIV, s'élevait à l'apogée de sa gloire.

Le château royal de Pau fut à jamais abandonné. La muse béarnaise, quittant le palais des princes, sem-

Digitized by Google

bla reconnaissante pour la chaumière des pasteurs qui lui donnaient asile, et ses plus doux accords retentirent pour les bergères des Pyrénées.

La langue du pays, exclue de la justice et des affaires publiques, impuissante à lutter contre le français dans le domaine des sciences et des lettres, ne conserva son culte que parmi quelques poëtes épris de son charme et de sa douceur. Le poëte qu'inspire un souffle divin, n'a pas besoin de la certitude d'être entendu au loin; il lui suffit de rencontrer un instrument harmonieux, docile à se prêter à des inspirations qui trouvent écho dans quelques âmes sympathiques.

Voltaire disait : « Faites vos vers à Paris. » Ne saurait-on aimer encore ceux que l'on fait sur la montagne, au milieu des brises de la forêt, des parfums de la prairie, des murmures du Gave, à côté des souvenirs de l'antique abbaye et du château féodal, à côté de la blanche chaumière, où les usages du temps passé ont tant de peine à mourir?

Aux muses savantes et polies des capitales, il est permis de préférer quelquefois la voix naïve et sans art, mais harmonieuse et pure, du pasteur qu'a rendu tout à coup poëte le départ de la bergère qu'il veut fléchir; l'aspect d'une fleur qu'il veut décrire; les joies du foyer ou les tristesses de la famille dont il veut consacrer la mémoire. Les chants les plus doux au cœur ne sont-ils pas ceux qui, sortis d'une source inconnue, et transmis de génération en génération, ont charmé notre enfance, comme ils charmèrent celle de nos pères?

Digitized by Google

Les mélodies populaires ont aussi leur intérêt, même pour l'étranger, comme expression des mœurs locales.

Deux ouvrages récents ont obtenu et obtiennent un succès mérité.

M. Vignancour, le premier, a recueilli les chants béarnais confiés à la tradition.

M. Rivarès, le premier, les a accompagnés d'une traduction française et de leur musique.

Un autre recueil n'est pas fait encore : c'est celui qui réunirait les chefs-d'œuvre béarnais au point de vue littéraire.

Je vais essayer de faire connaître, par quelques détails biographiques, et de faire apprécier par quelques citations, les auteurs qui peuvent être regardés comme les poëtes du pays.

1. Gassion. — Un des noms les plus glorieux du Béarn, dans les temps modernes, est celui de Gassion. Cette illustre famille de Pau a produit des évêques, des magistrats, des généraux, et un brave maréchal de France, qui périt à trente-huit ans sur le champ d'honneur, avec la réputation d'être l'un des plus grands capitaines de son temps. C'est à un Gassion que nous devons deux charmants *sounets* qui furent composés en 1690. Quoiqu'il soit difficile de choisir entre ces deux jolies pièces de vers, je n'en citerai qu'une seule.

Sounet de Gassion.

Quoan lou printemps, en raübe pingourlade,
A heyt passa l'escoussou deu grands réts,

Digitized by Google

Lou cabiroü, per boums et garimbéts,
Saütériqueye aü mieytan de la prade.

Aü bèt esguit de l'aübe ensafranade,
Prenen la fresque aü loung deüs arribéts,
Miroilla és ba dehens l'aygue argentade,
Puch seü tucoü hè cent arricouquéts.

Deüs caàs courrens craing chic la clapiteye;
Eth s'en tien saüb; mes en tu qui houleye,
L'arquebusè lou dà lou cop mourtaü.

Ataü bibi, chens tristesse ni mieye [1],
Quoan u bêt oueilh m'ana hà per embeye,
Au miey d'eü cô, bère plague léyaü [2].

TRADUCTION.

Quand le printemps, en robe diaprée,
A fait passer l'âpreté des grands froids,
Le chevreuil, par bonds et soubresauts,
Va sautillant au milieu des prairies.

Aux premiers rayons de l'aube safranée,
Prenant le frais le long des ruisseaux,
Il va se mirer dans l'eau argentée,
Puis sur le tertre il fait mille gambades.

Des chiens courants il craint peu l'aboiement;
Il s'en tient sauf; mais, pendant qu'il folâtre,

[1] *Mie*, du latin *minime*, point du tout : *ne peu ni mie*.
[2] D'après le for de Béarn, la *plague leyaü* était une blessure grave plus sévèrement punie que les autres.

Digitized by Google

Le chasseur lui donne le coup mortel.
Ainsi vivais-je sans aucune tristesse,
Quand un bel œil vint me faire par envie,
Au milieu du cœur une plaie profonde.

2. Jean-Henri de Fondeville, bourgeois de Lescar, avocat au parlement de Navarre, a laissé divers ouvrages en béarnais. Il vivait à la fin du XVII[e] siècle et mourut au commencement du XVIII[e]. Il a composé un poëme sur le calvinisme en Béarn, une églogue sur la statue de Louis XIV donnée à la ville de Pau en 1698, et enfin la *Pastorale d'un paysan à la recherche d'un métier pour son fils.*

Cette *pastorale* était fort estimée de nos pères. Un juge très-compétent, Théophile de Bordeu, dit en parlant de Fondeville : « Il fit en béarnais des comédies » non moins vives que celles de Molière sur la méde- » cine ou les mauvais médecins. » L'analyse des œuvres de notre poëte serait curieuse; on y trouverait quelques traits piquants sur les mœurs du pays et les usages de l'époque. L'auteur fait parler au paysan le pur béarnais; aux bourgeois éclairés le pur français, et aux demi-bourgeois un français mélangé de béarnais ou de béarnais assaisonné de français. Ainsi, par exemple, un apothicaire s'exprime en ces termes :

Tous les rares secrets, *enta gouari* les maux,
Presque nous les avons appris des animaux.
L'ibis nous enseigna l'usage du clystère
En se fichant le bec plein d'eau par le derrière.

Digitized by Google

L'aquatique cheval, qui vit en quelque étang,
Nous montra de saigner; car étant plein de sang
D'AB UNE CANABÈRE IL SE TRAOUCA LA CAME.
LA CERBY nous montra la vertu du dictame;
L'ARUDY, LA PACQUÈSE ET LA CERP, lou fenouil.
Ainsi d'autres, plusieurs, QUÉ DISE IOU NOU BOUILH.

Ce style macaronique plaisait assez aux Béarnais. Félicitons-nous que Ronsard n'ait pas été écouté dans son art poétique. Persuadé que la richesse de la langue grecque provenait de la fusion des dialectes de ses diverses républiques, voici le conseil qu'il donnait : « Tu sauras dextrement choisir et approprier à ton œu- » vre les vocables plus significatifs des dialectes de no- » tre France, quand ceux de ta nation ne seront assez » propres ni signifians. Ne se faut soucier s'ils sont » GASCONS, POITEVINS, NORMANS, LYONNAIS, ou d'un » autre pays, pourvu qu'il soient bons, et que propre- » ment ils expriment ce que tu veux dire. »

Quelques poëmes de Fondeville ont paru pendant sa vie, d'autres après sa mort; plusieurs n'ont pas été publiés encore. C'est donc de ces poëmes inédits que je ferai un extrait.

Réception à Pau de Henri IV, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois.

Nousté rey qué boulou retiras en soun nid,
Et hé segui dab ed sa mouilhé, Margalide.
....
Lasbets per tout Béarn granne hou l'allégresse
Deüs poples, deüs barous y de la gentilhesse,

Digitized by Google

Quoan lou départ deü rey dab sa moulhè saboun,
Lous seignous deüs Estats détire s'esmaboun;
Et qué hou counbiengut de ha grosse despence
Per lou recébe a Paü dab gran magnificence,
Lous barous y gentius mountan touts a chibaü,
Et l'anan aüdaban a Roquehort troubaü.
De là, parti séguit de grand chibalerie.
Près de Paü que trouba toute l'infanterie
De touts lous capitaàs lestement accoutrats;
Chascu dab loctenents, porte enseigne y souldats,
Taleü que nouste Henric aperceboun de biste
Lous tabards à grans trucqs né publican l'aübriste.
Lou batailhou parè mesurat aü coumpas,
Aü coustat deü cami mirous de quinze pas,
Per oun calè lasbets qué nouste rey passesse.
Taleü coum arriba, deü bataillou s'apresse,
Et lou salut lou hé permè lou coumandan,
Puchentes en à cop lous aüts lou saludun,
Capitaàs, loctenents, hère propis y lestes,
Chascu d'ab mieye pique au rey què hen grans gestes.
L'on bi tabé lasbets las enscignes boula.
Et de touts lous parsaàs las coulous trémoula.
A coustat lous tabards hasen gran brounitère,
Puix deüs cops de mousquet ségui la périglère.
Et quon hou tout finit cridan : Bibe lou Rey!
Que crits de ta gaüyous n'aben aüdit jamey.
Despuix per lou cami lou batailhou défile,
Marchan daban lou rey dinque dehens la bile.
De là dret au castèt, oun tabé bèt chiquét,
Quoan hou lou rey déhens tiran cops de mousquét.
Dounques lasbets à Paü se passan hère dies
En han saluts aü rey dab grans cérémounies.
Tout parmè que parlan lous seignous deüs Estats,

Digitized by Google

Assemblats touts en cös d'abesques y d'abbats,
Barous, seignous, cabès, domengès y jurades
De vals, biles y bourgs richement accoutrades,
Mussen Paul de Béarn, abèsque de Lescàa,
Qui pourta la paraüle y fort plaà s'expliqua;
Car lou rey lou digou, quoan fini sa harengue,
Que n'abé pas aüdit jamès ta bère lengue.

TRADUCTION.

Notre roi voulut se retirer dans son nid,
Il se fit suivre de sa femme, Marguerite.
. . . .
Alors, par tout le Béarn, grande fut l'allégresse
Des peuples, des barons et de la noblesse.
Quand on sut l'arrivée du roi avec sa femme,
Les seigneurs des États aussitôt s'émurent;
Et il fut convenu de faire grosse dépense
Pour le recevoir à Pau avec grande magnificence.
Les barons et les gentilshommes montèrent tous à cheval,
Et allèrent au-devant le trouver à Roquefort.
De là il partit escorté de grande cavalerie.
Près de Pau, il trouva toute l'infanterie
De tous les capitaines joliment costumés.
Chacun avec ses lieutenants, porte-enseigne, soldats,
Aussitôt que notre Henri ils aperçurent de loin.
Les tambours à grands coups en publièrent l'arrivée.
Le bataillon parut mesuré au compas,
Sur le bord du chemin environ de quinze pas,
Par où il fallait alors que notre roi passât.
Aussitôt qu'il arriva, il s'approche du bataillon.
Le premier, le commandant lui fit le salut;
Ensuite tous à la fois les autres le saluèrent.

Digitized by Google

Capitaines, lieutenants, très-propres et hardis,
Chacun avec leurs piques firent de grands gestes au roi.
On vit alors aussi les enseignes voler,
Et de tous les cantons les couleurs vaciller.
A côté, les tambours faisaient grand tapage.
Puis de coups de mousquet suivit le fracas.
Et quand tout fut fini, on cria : Vive le Roi!
Jamais on n'avait entendu de cris aussi joyeux.
Puis par les routes le bataillon défile,
Marchant devant le roi jusque dans la ville,
De là droit au château, où aussi un peu,
Quand le roi fut dedans, on tira des coups de mousquet.
Donc alors à Pau se passèrent plusieurs jours
En faisant des saluts au roi avec grande cérémonie,
Les premiers parlèrent, les seigneurs des États
Assemblés en corps d'évêques et d'abbés,
Barons, seigneurs, cavers, domengers et jurats
Des vallées, villes et bourgs richement costumés,
Monsieur Paul de Béarn, évêque de Lesca,
Qui porta la parole et fort bien s'expliqua;
Car le roi lui dit, quand finit sa harangue,
Qu'il n'avait jamais ouï si belle langue.

3° Le premier de nos poëtes et le plus populaire est sans contredit Cyprien d'Espourrins. Les biographes, empressés de recueillir tant de noms obscurs, ont oublié ce nom qui a tant d'éclat dans nos contrées. La Bigorre le dispute au Béarn. C'est en Béarn qu'il est né en 1698, à Accous, village de la vallée d'Aspe. C'est en Bigorre qu'il alla s'établir vers 1740, dans un château de sa mère, Gabrielle de Miramon. Ce castel est pittoresquement situé sur le flanc d'une montagne

Digitized by Google

de la vallée d'Argelès, à côté de l'antique monastère de Saint-Savin. D'après des papiers domestiques que j'ai consultés, il a dû mourir de 1755 à 1758.

D'Espourrins était-il gentilhomme d'ancienne ou de fraîche date? Cette question, dernièrement soulevée dans un journal, ne peut avoir qu'un intérêt de famille. Ce qu'il y a de certain, c'est que d'Espourrins ne doit qu'à son génie l'illustration de son nom. Ses poésies sont ses plus beaux parchemins de noblesse. Je ne reproduirai pas les légendes qu'on se plaît à redire sur sa vie, qui s'est doucement écoulée dans une heureuse obscurité, au sein de ses chères montagnes. Il chantait pour charmer ses loisirs, sans s'inquiéter du soin de courir après la gloire. Chose remarquable! ce poëte, si connu parmi nous, n'a rien publié. Il n'a pas, que je sache, laissé un seul vers écrit de sa main. Il confiait ses *cansous* à la voix des pasteurs et des bergères; la mémoire du peuple les a conservées.

Souvent la gloire fuit les auteurs qui la poursuivent avec le plus d'empressement, et va au-devant de ceux qui semblaient peu désireux de la rechercher. Elle n'a pas manqué à l'humble poëte de la montagne. Ses chants, destinés aux veillées des pâtres, ont retenti dans le palais des rois. Louis XV aimait à les entendre redire par Jelyotte, et Lamazou les répétait naguère à Napoléon. Parmi les grands hommes sortis de la patrie d'Henri IV qui se sont élevés aux plus hautes dignités par la science ou la bravoure, aucun, excepté le modeste chansonnier de nos vallées, n'a reçu encore aux lieux qui l'ont vu naître les hommages de la posté-

Digitized by Google

rité reconnaissante. Lorsqu'un monument lui fut érigé dans son village d'Accous, Jasmin, le plus célèbre poëte gascon, vint présider la fête du plus célèbre poëte béarnais. Les bergers accourus de toutes parts, célébraient les louanges de d'Espourrins, en chantant les airs qu'il avait composés pour eux; et du haut de son trône lointain, un héros du Béarn, Charles Jean, roi de Suède et de Norvège, envoyait son offrande à la mémoire du poëte qui avait charmé son enfance, et dont il aimait souvent à parler le doux et délicieux langage.

On a quelquefois essayé de juger le mérite littéraire du poëte des Pyrénées. Les uns l'ont trop loué en le comparant à Théocrite et à Virgile ; les autres l'ont trop critiqué peut-être, en craignant de tomber dans un excès d'éloges.

Sans doute il est facile de trouver à redire dans quelques-unes de ses romances; on y rencontre parfois des pensées prétentieuses, des métaphores exagérées, des réminiscences mythologiques, des portraits de bergères trop poétisés. Ces défauts, D'Espourrins les doit un peu à l'imitation des écrivains à la mode dans son temps. Ce qu'il ne doit qu'à lui-même, ce sont les mélancoliques sentiments, les idées gracieuses, les expressions pittoresques, que l'on admire dans ses vers, où une grande finesse de réflexions se mêle à une charmante naïveté de langage.

On lui a reproché de n'avoir pas mis dans ses tableaux champêtres plus de couleur locale; mais, de son temps, qui recherchait la *couleur locale?* Ce mot n'était pas même encore inventé.

Digitized by Google

Il y a peu de ressemblance, a-t-on dit, dans cette fiction, fréquente chez lui, d'un pasteur solitaire qui, posant en vrai troubadour, chante ses peines et ses douleurs à l'écho, aux rochers, aux rossignols, à toute la nature qui l'environne.

Je ne suis pas de cet avis. Le pasteur des Pyrénées mène, pendant l'été, une vie isolée sur les pics inaccessibles, sur les montagnes solitaires. La nuit, il la passe dans son *burguet* ou cabane ambulante. Il est presque toujours seul; et si quelque souffle divin l'anime, si le travail intime de sa pensée le tourmente, s'il veut dire ses peines ou ses sentiments, à qui peut-il les confier si ce n'est à lui-même et à la solitude? Cette situation est vraie; aussi a-t-elle heureusement inspiré notre poëte.

Toutes ses chansons ne sont pas également bien faites; mais toutes celles qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que ce n'est que près d'un siècle après qu'elles furent composées que M. Vignancour les a recueillies, non point sur des manuscrits, mais sur les lèvres des pasteurs illettrés de nos vallées.

Je pourrais choisir, comme un bouquet de fleurs ravissantes, quelques-unes de ses plus gracieuses images; mais je crois mieux faire juger l'auteur en citant des romances entières. Je redirai : *La haüt sur las mountagnos*, parce que ces couplets sont colorés de quelque teinte locale; parce que cet air, composé par le poëte lui-même, est le plus populaire dans nos contrées.

Je rappellerai encore : *Bère beryère tout en plous,*

Digitized by Google

non point que cette chanson soit supérieure à bien d'autres, mais parce qu'elle m'amène à faire connaître une particularité curieuse qu'on n'a jamais contée.

Pendant que *las cansous* de D'Espourrins étaient répétées par tous les échos de nos montagnes, les religieux de Bétharram, petit couvent placé au pied des Pyrénées, regrettant de ne pouvoir les chanter aussi, imaginèrent de les mettre en vers latins rimés, c'est-à-dire en *prose*, comme les proses de l'Église. Cette traduction nous fait regretter l'original, et nous montre que la tradition orale a laissé perdre quelquefois des vers impossibles à retrouver.

Je me suis arrêté trop longtemps peut-être à d'Espourrins; c'est notre poëte par excellence. Ses tendres et mélancoliques accords obtiendront un succès toujours nouveau, et seront toujours chers aux enfants des Pyrénées, tant qu'il restera un Béarnais fidèle au souvenir de la patrie, au langage des aïeux [1].

Chansons de d'Espourrins.

Là haüt sus las mountagnès, û pastou malhurous,
Là haut sur les montagnes, un pasteur malheureux,

[1] Il y a peu de différence entre le patois de Bigorre et le Béarnais. Les Bigorrais ont eu et possèdent encore quelques poëtes que j'aurais voulu citer, si je n'avais pas cru devoir me restreindre dans un cadre étroit. J'aurais notamment reproduit de très-jolis vers patois sur d'Espourrins, composés par un ancien magistrat, M. Dartiguenave, qui, dans ce moment, achève un charmant poëme en Bigorrais, intitulé : *Bos de Bénac.*

Digitized by Google

Ségut aü pè du haü, bagnat en plous,
Assis au-pied d'un hêtre, baigné de pleurs,

Sounyabe aü cambiamèn dé sas amous.
Songeait au changement de ses amours.

Cô leüyé, cô boulatyé, disè l'infourtunat,
Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné.

La tendresse et l'amou qui you t'ey dat,
La tendresse et l'amour que je t'ai donné,

Soun aco lous rébuts qu'ey méritat?
Sont-ce là les rebuts que j'ai mérités?

Despuch qui tu fréquentes la yen dé coundition,
Depuis que tu fréquentes les gens de condition,

Qu'as prés û tà haüt bôl, qué ma maysou
Tu as pris un si haut vol, que ma maison

N'ey prou haüte, entà tu, d'û cabïroû.
N'est pas assez haute, pour toi, d'un étage.

Tas ouilhes d'ab las mies nous dégnen plus mescla;
Tes brebis avec les miennes ne daignent plus se mêler;

Touns superbés moutous, despuch ença,
Tes superbes moutons, depuis lors,

Nou s'approchen deüs més qu'en taüs tuma.
Ne s'approchent des miens que pour les frapper à coups de corne.

Dé richesse mé passi, d'aünous, dé qualitat;
De richesses je me passe, d'honneurs, de qualité;

You nou soy qu'û pastou; més nou n'y a nat
Je ne suis qu'un pasteur; mais il n'y en a aucun

Qué n'eüs surpassi touts en amistat.
Que je ne les surpasse tous en amour.

Digitized by Google

Encouère qué syi praübé dens mous petit estat,
Encore que je suis pauvre dans mon petit état,
Qu'aymi mèy moun berret tout espélat
J'aime mieux mon berret tout pelé
Qué nou pas lou plus bèt chapeü bourdat.
Que non pas le plus beau chapeau galonné.

Las richesses deü moundé nou hèn qué da turment;
Les richesses du monde ne font que donner tourment;
Et lou plus gran seignou, d'ab soun argen,
Et le plus grand seigneur, avec son argent,
Nou baü pas lou pastou qui biü counten.
Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

Adiü, cô de tigresse, pastoure chens amou;
Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour;
Cambia, bé pots cambia dé serbidou,
Changer, tu peux changer de serviteur,
Yamèy noun troubéras û taü coum you!
Jamais tu n'en trouveras un tel que moi!

2.

De la plus charmante anesquette,
De la plus charmante agnelette,
Pastous, bienét mé counsoula;
Bergers, venez me consoler.
Tantòs, pinnabe sus l'herbette;
Tantôt, elle bondissait sur l'herbette;

Digitized by Google

Are, nou l'ey aü cuyalà.
Maintenant, je ne l'ai plus au bercail.

Quaüqué hérum saübatyé
Quelque bête sauvage

Bié dé la m'enlhéba,
Vient de me l'enlever,

Ou dilheü, la boulatyé,
Ou peut-être, la volage,

Hé tà sé'm ha cerca.
Veut se faire chercher.

You l'am gouardabi sus la prade
Je me la gardais dans la prairie

Péndén la sésou de las flous,
Pendant la saison des fleurs.

You l'am' hazi la plus béziade,
Je la faisais la plus chérie,

You l'am' minyaby dé poutous.
Je me la mangeais de baisers.

Caresse, nou n'y a nade
Caresse, il n'en est aucune

Qué n'abousse aü couraü,
Qu'elle n'eût au logis,

Et coum la plus aymade,
Et comme la plus aimée,

A pugnats qu'abè saü.
A poignées elle avait du sel.

Deü bèt troupèt dé mas anesques
Du beau troupeau de mes brebis

Digitized by Google

Aquère ben ère la flou.
Elle était bien la fleur.

Lous qui béden sas làs tà fresques,
Ceux qui voyaient ses laines si fraîches,

Cridaben : O l'hurous pastou!
Criaient : O l'heureux pasteur!

Are, you l'ey pergude :
Maintenant, je l'ai perdue :

Tan maü m'en sabéra;
Bien mal m'en vaudra;

Si leü nou m'ey rendude,
Si bientôt elle ne m'est rendue,

Bé'n sérèy mourt douma.
Je serai mort demain.

Anat, moutous, à l'abenture;
Allez, moutons, à l'aventure;

Quitat l'infourtunat pastou;
Quittez l'infortuné pasteur;

Lou ceü pé dé mielhe pasture :
Le ciel vous donne meilleur pâturage :

Tiet lou salié, tiet lou bastou.
Tenez le salié, tenez le bâton.

Pastous de l'arribère,
Pasteurs de la vallée,

Per acets prats en bat,
Par ces prés en bas,

S'im troubabet l'agnère,
Si vous me trouvez la brebis,

Digitized by Google

Que l'am miet au cledet.
Ramenez-la moi au bercail.

Echo qui chens cesse répète
Écho qui sans cesse répète
Lou tristé plaing dé ma doulou,
Les tristes plaintes de ma douleur,
Aprén-mé dounc en quine crète
Apprends-moi donc sur quelle crète
S'ey empenade ma gaüyou
S'en est allée toute ma joie.

Nou y a rouchè ni penne
Il n'y a rocher ni colline
Qué, si sabèn moun hat,
Qui, s'ils savaient mon sort,
Si counéchèn ma péne,
S'ils connaissaient ma peine,
Nou'n aboussen piètat.
N'en eussent pitié.

3.

Bère beryère toute en plous
Ataü cantabe sas doulous :
« Moun bêt beryé qu'ère arribat
» Per tiéné sa proumesse;
» U cruel hat qu'eü ma enlhébat.
» Diü la courte allégresse! »

Digitized by Google

En quin pays te n'an embiat,
Lou mé brabé et balén sourdat.
Si lou rey n'ère aüta pla serbit,
Coum n'éri you praübotte,
Tout lou moundé qu'aüré counquit
En mench d'ue paüsotte.

Tristé troupèt b'ès esbarrit,
Lou bou pastou s'en ey partit :
Bous agnérous qui, dessus las flous,
Autour d'eth gambadabet,
Qu'ey partit lou rey deüs pastous
En balles tou béjabet

Fidel pigou, tu qu'as aüdit
Ço qui tan dé cops m'abè dit :
Tu qu'it plasès aü'mé caressa
Per ço qué you l'aymabi,
Qui pertout l'anabes trouba
Aydém aü ploura... sabi!

TRADUCTION LATINE.

Pastrix virgo lacrymosas
Penas sic promebat suas
Bellus pastor advenerat
Certis staret promissis
Fatum dirum hunc se fugat
Hæu! umbra voluptatis!

Quò te jussere, mi care,
Miles fortis, miles fide,

Digitized by Google

Si subditi servirent regi,
Curâ quâ mihi pastor,
Totus orbis se daret illi,
Nec ullus foret labor.

Miserande grex, i vagus,
Abest enim pastor bellus,
Vos agnelli qui super flores
Circum saliebatis,
Ne quæratis hùc eum, voces
Nam cassas edebatis.

Canis fide, qui audisti
Sæpe sæpiùs dicta mihi,
Tu qui eum adulabas
Mei causâ amoris
Tu qui eum quoquò adibas,
Advola, mecum flebis.

Deux couplets de d'Espourrins sont évidemment perdus, puisqu'on les trouve dans la traduction latine; le dernier est ainsi conçu :

Amisso mi amasio,
Luctu vitam exhalabo
Semper lugum nunquam solabor
More turturis dulcis;
Infelicitatis quà premor
Auctor est opus martis.

Digitized by Google

Théophile DE BORDEU [1]. — Il naquit à Izeste, dans la vallée d'Aussau, le 21 février 1722. Il était fils et frère de médecins distingués dont il éclipsa la renommée. Après avoir été élevé par les Barnabites de Lescar, il obtint le bonnet de docteur à Montpellier, et vint exercer la médecine à Pau à l'âge de vingt ans.

Bientôt il fallut à son génie un théâtre plus vaste, et il alla se fixer à Paris. Ce n'est pas ici le lieu de raconter tous les services qu'il rendit à la science médicale. Le Dr Richerand a parfaitement fait ressortir l'influence exercée par Bordeu sur les esprits de son siècle, *influence*, dit-il, *dont les effets subsistent et doivent le faire regarder comme le fondateur de la doctrine nouvelle.* Les médecins du jour proclament que notre Béarnais a préparé la venue de Bichat, comme Broussais a été l'émanation la plus énergique de ce dernier. Broussais et Bichat ont déjà reçu les honneurs de la postérité ; ils les réclament pour Bordeu.

Ses confrères contemporains ne lui rendaient pas si bien justice. Sa célébrité l'exposa à tous les traits de l'envie. Décoré du titre de surintendant des eaux minérales de l'Aquitaine, couronné de palmes académiques, mandé par le roi auprès de l'infante d'Espagne, appelé à donner des soins à Louis XV mourant, recherché par Mme Dubarry, les princes et les princesses de la cour, renommé par son esprit autant que par sa science, Bordeu vit sa gloire troublée par de noires

[1] Le Dr Richerand a publié les *Œuvres complètes de Th. de Bordeu*. 2 vol. in-8o, petit-texte.

Digitized by Google

calomnies qui prouvèrent bien la vérité de l'adage : *Invidia medicorum pessima.* Ses amis étaient puissants, ils le défendirent. Il se vengea lui-même par de nouveaux succès. Dans un de ses ouvrages : *Recherches sur la Médecine,* on trouve un curieux chapitre intitulé : *Le Médecin des Pyrénées.* L'auteur passant en revue, à la façon de Cervantes, tous les livres de sa bibliothèque, fait l'éloge le plus franc des bons médecins, et lance les traits les plus piquants contre ses ennemis. L'un de ses principaux titres de gloire, c'est d'avoir été le fondateur de la réputation médicale des établissements thermaux des Pyrénées. Il avait foi dans l'efficacité des eaux minérales. Lorsqu'il eut usé sa santé à soigner celle des autres, il vint demander aux sources de Bagnères-de-Bigorre une guérison qu'elles auraient bien dû lui donner par reconnaissance.

D'illustres personnages le rappelèrent à Paris. Le travail aggrava ses souffrances. Il prévoyait, sans rien perdre de sa sérénité, sa fin prochaine. Le 23 décembre 1776, après avoir soupé avec des Béarnais ses amis, il leur dit : *Adieu pour aujourd'hui ou pour jamais.* Le lendemain, un valet de pied de la mère de Louis-Philippe venait le consulter pour cette princesse; on le trouva dans son lit privé de vie. Les beaux esprits du temps ne manquèrent pas de dire que la mort le surprit endormi, parce qu'elle l'aurait craint tout éveillé.

Sans doute Théophile de Bordeu a sa place marquée plutôt parmi les illustrations médicales de la France que parmi les poëtes du Béarn. Il a laissé ce-

Digitized by Google

pendant des chansonnettes qu'on entend encore chanter avec plaisir, et un poëme plein d'esprit, de verve et d'originalité, intitulé : *Les Truquetaülès*, expression qu'on peut traduire par : *Les Flaneurs*.

Les Truquetaülès;

Par Th. de Bordeu.

DÉBUT.

Prou ban cantat, chens doute, et prou bé canteran
Lou téndre amou, la guerre, et tout ço que de gran
Per lou mounde se hé, despuch que, d'üe alénade,
Drin de proube en Adam per Diü estou cambiade.
Lous membres beü poussen, deü cap dinqu'aüs talous,
Coum aüs arbes se hèn, et branques et boutous;
Et soun sang que coula, peü miey de sas artères,
Coum l'ayguette qui court capbat las arribères;
Et coum lous rays d'eü sou s'en ban tout escaühan
La calou que s'esten, hens sa car, en baran.
Qu'és desbeille, qu'és l'hèbe, et sus membres qu'agitte;
Sous oueils se soun plantats, cadù dens sa guéritte;
Sou nas s'en ba senti ; sa mà que sab tasta
Sa lengue, dens soun clot, que s'apreste à gousta;
Per l'aüreille qu'entén, quoan nou l'a pas trop dure :
Aquets utis qué soun lous cinq sens de nature,
Et malaye la serp, doun lou béroy accens
A l'homni hé senti qu'abè ù gnaüte sens !
. . . .
. . . .

Digitized by Google

Tu béroye Pourette,

Dé quaüque arrisoulét hounore mas cansous,
Sus mouns bers, quaüque cop passéye touns oueillous.
Lougtems a que moun cô, régrétan ta présence,
Dé larmes et doulous sé neürich dans l'absence.
De noustes prumès ans encouère bét soubiens
D'aquét houléyadés, d'aquéts yocs innoucens.
Quoan à l'aübe deü ceü ta bouque tan resquette
Disputabe l'esclat, et quoan de ta manette
Quaüqu'arré dé ta dous sourtibe tantiquan,
(Yamey n'at desbroumbé) cent cops en la touquan
B'em senti trémoussat, plus gay que per prudères.
Lous souflétous tabé qui dessus mas machères
Hasès cadé soubén, quoan de tu m'aprouchabi,
Perço que de trop près, si disès, te parlabi.
Yamey noum hen gran maü; lou countrari, couziotte,
Qu'em hazèn espraba lüayou de ta manotte.
Touns oueils, quoan paréchè qu'et anabss facha,
Tendremén qu'em disèn : Que pots recoumença.
Diü sab si m'espargney. Puch de quoan de manières,
Are per las maysous, are per las carrères,
Peüs casaüs et peüs camps, per ribères, peüs prats,
Toustem l'ü près de l'aüt, qu'ens abérén troubats!
Aquo nou hou qu'ü yoc; mès quan noustes anades,
Chic à chic, en grandin, se trouben augmentades,
Nouste estelle labéts qu'ens boulou sépara.

. . . .

Abans lou pay Adam, nou y abou créatures :
Dounques, abans Adam, nou houn *Truquetaülès.*
Tà nous aüts, bén y prou que housse deüs permès.
Digat-mé, que hazè quoan soun tros de hemnette,

Digitized by Google

D'ap la serp débizan, guignabe la poumette?
Dilleü, plà s'arrayan, qu'és rougnabe las oungles;
Ou dilleü coum bèt pèc, parlabe à las aüroungles.
Pot esté que bédè quin l'ayguette coulabe,
Quin baden flous et fruts, et d'oun lou bèn bouhabe.
Bé poudè, pla tabé, hà qu'aüqu'arrépourè,
Sus ço qui de nabèt à tout moumén bédè.
Suffféch que d'aquet feyt la Gleyse s'ey carade,
Et que poudém pensa ço qui mèy nous agrade.
Adam dounc, si bous plats, per p'at disé en dûs mouts,
Hou drin *Truquetaülè* lou bêt permê de touts.
Imprudamén lécha la soue mouillè soulette,
Quoan la serp s'escounè dehéns l'herbe resquette.
Aquo hou manquamén d'û pèc, d'û aüruguè,
Et d'û cap rebirat, estros *Truquetaülè;*
Car si l'aymabe tan, perqué, toute esbarride
Coum û youen chibalét qué nou rétien la bride
Capbat deüs nabéraàs, soule l'abandouna,
Et débat lou poumè la lécha caquetta?

TRADUCTION.

Assez on a chanté, sans doute, assez on chantera
Le tendre amour, la guerre et tout ce qui se fait de grand
Dans le monde, depuis que, par son souffle,
Dieu changea un peu de poussière en Adam.
Ses membres lui poussèrent de la tête aux talons,
Comme aux arbres se font et branches et bourgeons.
Et son sang coula à travers les artères,
Comme l'eau qui court à travers les vallées.
Et comme les rayons du soleil s'en vont tout réchauffant,
La chaleur s'étend dans ses chairs en tournoyant.
Il s'éveille, il se lève, il agite ses membres.

Digitized by Google

Ses yeux se sont plantés chacun dans sa guérite;
Son nez va sentir; sa main sait tâter;
Sa langue dans son trou s'apprête à goûter;
Par l'oreille il entend quand il ne l'a pas trop dure.
Ces outils sont les cinq sens de nature,
Et maudit le serpent dont les jolis accents
A l'homme firent sentir qu'il avait un autre sens!

. . . .
. . . .

Toi, gentille Pourette,

De quelque petit sourire honore mes chansons;
Sur mes vers quelquefois promène tes beaux yeux.
Il y a longtemps que mon cœur, regrettant ta présence,
De larmes, de douleurs, se nourrit dans l'absence.
De nos premiers ans encore il te souvient,
De ces folâtreries, de ces jeux innocents,
Quand, à l'aube du ciel ta bouche si vermeille
Disputait d'éclat, et quand de ta petite main
Quelque chose de doux sortait de temps en temps.
(Jamais je ne l'oublierai) cent fois en la touchant
Je me sentis tressaillir, plus gai que si on me chatouillait.
Les petits soufflets aussi que sur mes joues
Tu faisais souvent tomber, quand de toi j'approchais,
Parce que de trop près, disais-tu, je te parlais.
Jamais ils ne me firent grand mal; au contraire, cousine,
Ils me faisaient éprouver la douce chaleur de ta main.
Tes yeux, quand il semblait que tu allais te fâcher,
Me disaient tendrement : Tu peux recommencer.
Dieu sait si je m'épargnais. Puis de combien de manières,
Tantôt dans les maisons, tantôt dans les rues,

Digitized by Google

Dans les jardins, dans les champs, dans les vallons,
dans les prés,
Toujours l'un près de l'autre on nous auraient trouvés!
Cela ne fut qu'un jeu; mais quand nos années,
Peu à peu en grandissant se trouvèrent augmentées,
Notre étoile alors voulut nous séparer.

. . . .

Avant le père Adam, il n'y eut pas de créatures :
Donc, avant Adam, il n'y eut pas de *Truquetaülés*.
Pour nous, c'est bien assez qu'il fût des premiers.
Dites-moi : que faisait-il quand son morceau de femme,
Devisant avec le serpent, lorgnait la pomme?
Peut-être, en prenant le soleil, il se rognait les ongles;
Ou peut-être, comme un sot, il parlait aux alouettes;
Peut-être que tout seul il regardait couler l'eau,
Comment poussaient les fleurs, les fruits, et d'où le vent
soufflait?
Il pouvait bien aussi faire quelque proverbe
Sur tout ce qu'il voyait de nouveau à chaque instant.
Suffit que sur ce point l'Église se soit tue,
Pour que nous puissions penser ce qui nous fait le plus
de plaisir.
Adam donc, s'il vous plaît, pour le dire en deux mots,
Fut un peu *Truquetaülé* le premier de tous.
Imprudemment il laissa sa femme seulette,
Quand le serpent se cachait dans l'herbe fraiche;
Cela fut manquement d'un sot, d'un étourdi,
D'une tête éventée, d'un maladroit *Truquetaülé;*
Car, s'il l'aimait tant, pourquoi, errante
Comme un jeune cheval qui ne retient pas la bride
A travers champs, l'abandonna-t-il toute seule.
Et, sous le pommier, la laissa-t-il caqueter?

Digitized by Google

Hourcastrémé. — Il naquit en Béarn le 16 mars 1742. La biographie de Michaud, qui ne dit rien de d'Espourrins, lui consacre une longue notice. Voltaire lui écrivait : « ... Je vous cède ma lyre, vos doigts » sont faits pour l'animer... » Il est vrai que si Hourcastrémé était assez mauvais poëte en français, il était mathématicien, philosophe, et habile courtisan de Voltaire et du cardinal de Bernis. Quoique, d'après son expression, il faille *cheviller* les vers pour leur donner de la *solidité*, il a laissé de petites pièces de poésie béarnaise préférables à toutes ses grandes œuvres scientifiques.

Quelques-unes de ses chansonnettes, comme *Jean de Bigorre moun amic*, sont encore populaires. Il sera plus intéressant de citer une fable, pour voir si, dans ce genre, la langue de d'Espourrins peut soutenir la comparaison avec celle de Lafontaine. Cette fable a été arrangée en gascon pour un charmant ouvrage, parfaitement imprimé à Bayonne en 1776, et intitulé : *Fables caüsides de Lafontaine en bers gascous*.

La Cigale et la Fourmi.

Sus l'ù deüs arbes de la Plante,
Ue cigale fainéante,
Durant l'estiü, dab sa cansou,
Eschourbabe tout lou cantou.

Péndén aquét temps l'arroumigue,
Plus sage et deü tribail amigue,

Digitized by Google

Dab lous pès, las dents et lous dits,
Aban que lou maü temps arribe,
Hasé soun osque, coum oun dits,
Et s'amassabe dé qué bibe :
Sabén plà que tout ço qui biü,
Que minge l'hyber coum l'estiü.

Ataü nou resoune u aüyami,
Tabé, l'insten d'après, la hami,
Coun lou temps drin s'ère enredit,
Que la hè descende en taü nid.

Qu'ey trouba?... bêt nouarré : douléntе,
Et coum crédét, àle pénénte,
Prén soun partit, sort et déyà
Truque aü loutgis de l'arroumigue :
Qui ey aquiü? — You bous prégui, amigue.
Oubrit. — Que demandat? que y a?
— Sis pot, quaüqu'arré ta minya.
Et dès qui la sesou nabère
Biera, hidat-p'à you, coumère,
Qu'ep pagueray, fé d'animaü
L'intérest d'ap lou capitaü.

L'arroumigue qu'ey bêt drin chiche
Taüs aüts coum t'à dére médiche :
— Et qu'abét hèyt l'estiü passat?
Seü dits, d'ab u trufec arride.
— Ço qui ey hèyt? certes, qu'ey cantat.
— Cantat! fort pla! qu'en souy rabide
Que poudét dounc are dansa
Et qu'ep serbira de minya.

La praübe cigale, counfuse,

Digitized by Google

Qué s'en tourna, Diü sap, camuse.
— Mey d'û baürien, mey d'u pénail,
Qu'ès pot bédé en aquet mirail.

Jean Bonnecase, né à Pardies, près de Pau, fit paraitre chez Vignancour, en 1781, une *Histoire de la Chapelle de Piétat.* On ne sait aucune particularité de sa vie, si ce n'est qu'il fut curé d'Angos, et qu'il aurait laissé une histoire manuscrite du Béarn que personne n'a fait connaître.

On a de lui des chansonnettes béarnaises qui méritent d'être mentionnées.

CHANSON DE BONNECASE.

Ayam by,
Biengue d'oun biengue;
Ayam by
Dinqu'aü maty.

Bésy, m'an dit qu'et marides :
D'acô you bé soy rabit.
Si dé you tu nou meschides,
You bouy da counseil d'amic.
Ayam by, etc.

Sustout, prén garde à la caüce,
Nou l'at aye la mouillè;
Car ù soul cop si'th descaüce,
Yamey nou'y tournes lou pè,
Ayam by, etc.

Digitized by Google

Lou counseil d'ù méchan meste,
Quaüque cop, plà pot balé;
Pren-lou per ço qui pot este,
Nou hé maü si nou hè bé.
Ayam by, etc.

TRADUCTION.

Ayons du vin,
N'importe d'où il vienne;
Ayons du vin
Jusqu'au matin.

Voisin, on m'a dit que tu te maries :
De cela je suis ravi.
Si de moi tu ne te méfies,
Je veux te donner conseil d'ami.
Ayons du vin, etc.

Surtout, prends garde à tes chausses,
Ne les laisse pas prendre à ta moitié;
Car une seule fois si elle te déchausse,
Jamais tu n'y remets le pied.
Ayons du vin, etc.

Le conseil d'un mauvais maître,
Quelquefois, peut beaucoup valoir;
Prends-le pour ce qu'il peut être,
Il ne fait pas de mal s'il ne fait pas de bien.
Ayons du vin, etc.

Paul-Jérémie de Bitaubé. — Il fut des premiers membres de l'Institut et de la Légion d'honneur. Il a passé une partie de sa vie dans son château de Rébé-

Digitized by Google

nac, que sa famille habite encore. Il naquit en 1732, et mourut en 1808. Sa traduction d'Homère, son poëme de *Joseph*, et plusieurs autres de ses ouvrages, obtinrent du succès. Il a écrit des vers charmants dans l'idiome béarnais.

CHANSON DE BITAUBÉ.

Pastouroulette,
D'aqueste oumbrette
Say dap you gousta la frescou.
— Beryé, lou me tin nou craing pas lou sou. *(Bis.)*

Pastouroulette,
De ma musette
Bien enténé lous airs gaüyous.
— Deü roussignoulét qu'aymi mey las cansous. *(Bis.)*

Pastouroulette,
Aqueste herbette
Sabi hà pêché à touns moutous.
— Eths qu'en an aci; gouarda l'at en taüs tous. *(Bis.)*

Pastouroulette,
Puch qu'ès soulette,
Deü loup qu'eth bienerey gouarda.
— Ah! lou mé pigou qu'eü me pot bien accassa. *(Bis.)*

Pastouroulette
Simple et doucette,
En boularés per aymadou?
— Beryé, noun bouy nat, porte aillous toun amou. *(Bis.)*

Pastourelle,
B'ès tu cruelle,

Digitized by Google

Arrès hou t'aymera coum you.
— Beryé, yamey nan coumandat l'amou. *(Bis.)*

Adiü, bergère,
Moun cô sincère
T'aïméra maügrat ta rigou.
— Ah! tourne douma, lheü que sérèy d'humou. *(Bis.)*

TRADUCTION.

Pastourelle,
De cet ombrage
Viens avec moi goûter la fraîcheur.
— Berger, mon teint ne craint pas le soleil.

Pastourelle,
De ma musette
Viens entendre les airs joyeux.
— Du rossignol j'aime mieux les chansons.

Pastourelle,
De cette herbette
Viens faire paître à tes moutons.
— Ils en ont ici; garde-la pour les tiens.

Pastourelle,
Puisque tu es seulette,
Contre le loup je viendrai te garder.
— Ah! mon chien saura bien le chasser.

Pastourelle
Simple et douce,
Me voudrais-tu pour amoureux?
— Berger, je n'en veux aucun, porte ailleurs ton amour

Digitized by Google

Pastourelle,
Tu es bien cruelle,
Personne ne t'aimera comme moi.
— Berger, on ne commande pas l'amour.

Adieu, bergère;
Mon cœur sincère t'aimera,
T'aimera malgré tes rigueurs.
— Ah! reviens demain, je serai peut-être d'humeur.

L'abbé de Puyo. — C'est sous le nom de *Rêve de l'abbé Puyo* qu'est connu un poëme satirique contre les nobles de Béarn. Ces vers sont aussi remarquables par le talent de l'auteur que par sa malignité. Les gentilshommes du pays y sont passés en revue d'une manière piquante et quelquefois cruelle [1]. Il est fâcheux qu'une si belle poésie ait été employée à un si malicieux usage. Aucun imprimeur ne voulait se rendre l'éditeur de ces vers, dont il circulait de nombreux manuscrits. C'est un faux noble d'aujourd'hui, Latapie, connu sous le nom de *vicomte d'Asfeld* [2], qui a publié

[1] C'est vers la même époque qu'un abbé de Saint-Sever, l'abbé Bosquet, composa aussi une piquante satire contre les faux nobles de la Gascogne; son ouvrage est intitulé : *Hugue des faux nobles*. Hugue est le nom d'un individu qui parut vers 1663 en Béarn, et qui se vantait de connaître les sorcières en soufflant sur les yeux des personnes.

[2] Ce d'Asfeld est mort. Il en coûte d'attaquer ceux qui ne peuvent plus se défendre; mais lorsqu'un auteur écrit des calomnies destinées à lui survivre, ne peut-on le faire connaître, pour empêcher le mal qu'il voulait produire?

Digitized by Google

cette satire contre les faux gentilshommes d'autrefois. Il est à regretter que le *Rêve de l'abbé de Puyo* n'ait pas été mis au jour par un honnête homme, qui aurait pu rectifier dans des notes les épigrammes trop violentes; tandis que d'Asfeld a aggravé le mal par de mensongères intercalations.

Le début de ce poëme me paraît une des plus belles pages qu'on ait écrit en béarnais.

Rêve de l'abbé de Puyo [1].

A peine dens moun lheyt, lou flaügnac droumillou,
De mouns sens afflaquits préné poussessiou,
Quoun l'esprit agitat dens ù rêbé m'esgare
A trubès mounts et prats, aüprès d'ûe ounde clare
Qui roullabe chens pene ens ù petit balou,
Tout pingourlat dé flous dé mantue coulou.
En aquet loc charmant, chérit de la nature,
Ue hemne qué y'abè d'esclatante figure.
Tout en ère tiéné de la Dibinitat,
Brillante coum lou sou dens sa simplicitat.
Nou bédèn pas en ére inutile parure;
Nou couneix pas lou fard ni l'art de la couïfure.
Bers ére m'en anèy per soun charme attirat.
Qui et dounc bous? (Si'ü digou.) — You, que souy la Bertat,
Sim respoun tanticam. — Tous man descounégude.
Banide de pertout, aqueste soulitude
Qu'em ouffriex lou repaüs qué l'homi nou boü pas,

[1] Tout le texte est altéré dans la publication de d'Asfeld. J'ai trouvé un manuscrit exact sur lequel j'ai corrigé ma copie.

Digitized by Google

Et benye lous mesprets qué hè de mouns appas.
Hens lou moundé nou y'a que mensounge y qué ruse ;
Lou bici, dé moun noum, quaüqué cop que y abuse.
Encoué si d'aquét noum pren quaüque autoritat,
Qu'ey lou chicoy tribut qui receü la bertat.
— Susprès, you respounouy : Bertat trop adourable,
Tournat; biét dissipa lou trouble qu'ins accable;
Biét counfound l'errou qu'ins à touts abusats;
Ben troubérat mantû qu'y p'seran affidats.
Entertan si boulèt, per bostę coumplasence,
Deüs gentiüs de Béarn dam' quaüque counéchénce.
Tout bé-y-ey counfoundut : lou barou, lou marchan,
Lou judge, lou barbè, lou noble, lou paysan.
Aydat-mé drin, sib' plats, a suslhéba la telle
Qui, chens distinctiou, crob toute la nacelle.
— Bat harèy d'ab plasé puch que m'at demandat;
Et tout de suite ataü coumença la bertat.

TRADUCTION.

A peine dans mon lit, le doux sommeil,
De mes sens affaissés prenait possession,
Que l'esprit agité dans un rêve m'égare
A travers monts et prés, au bord d'une onde claire
Qui roulait sans peine en un petit vallon,
Émaillé de fleurs de diverses couleurs.
Dans ce lieu charmant, chéri de la nature,
Il y avait une femme d'éclatante figure.
Tout en elle tenait de la divinité.
Brillante comme le soleil dans sa simplicité.
On ne voit pas en elle d'inutile parure;
Elle ne connaît pas le fard ni l'art de la coiffure.

Digitized by Google

Vers elle j'avançais, attiré par son charme.
Qui donc êtes-vous? lui dis-je.—Moi, je suis la Vérité,
Me répondit-elle aussitôt. Tous m'ont méconnue.
Bannie de partout, cette solitude
M'offre le repos que l'homme ne veut pas,
Et venge le mépris qu'il fait de mes appas.
Dans le monde il n'y a que mensonge et que ruse;
Le vice, de mon nom, quelquefois y abuse.
Encore si de mon nom il prend quelque autorité,
C'est le faible tribut que reçoit la vérité.
— Surpris, je lui répondis : Vérité trop adorable,
Revenez; venez dissiper le trouble qui nous accable;
Venez confondre l'erreur qui nous a tous abusés;
Vous trouverez plusieurs qui vous seront fidèles.
En même temps si vous voulez, par votre complaisance,
Des nobles de Béarn me donner quelque connaissance.
Tout y est confondu : le baron, le marchand,
Le juge, le barbier, le noble, le paysan.
Aidez-moi un peu, s'il vous plaît, à soulever la toile
Qui, sans distinction, couvre toute la nacelle.
— Je le ferai avec plaisir puisque vous me le demandez;
Et tout de suite ainsi commença la Vérité.

Cazalet, né en 1743, est mort en 1817 conseiller à la Cour royale de Pau. Il a laissé une réputation d'homme d'esprit. Il n'aurait dépendu, dit-on, que de lui d'obtenir celle de littérateur distingué. Il s'était lié avec les grands génies du dernier siècle : d'Alembert, J.-J. Rousseau, Voltaire. On assure que le philosophe de Ferney, avec lequel il entretenait une spirituelle

Digitized by Google

correspondance, lui aurait dit : « Apprenez-moi à « écrire en prose. »

De nombreux amis de Cazalet vivent encore dans sa ville natale, et cependant je doute fort qu'ils aient conservé, je ne dis pas un exemplaire de ce qu'il a publié, mais seulement le souvenir du titre de ses ouvrages [1].

Qu'il fût maître en l'art d'écrire le français, c'est une flatterie de Voltaire; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il aurait pu passer maître en l'art d'écrire le béarnais, s'il avait composé plusieurs pièces comme son épître à Bordeu.

Lettre à Th. de Bordeu;

Par Cazalet.

Dab sa troumpette, adès la renoumade
    B'appéra Bourdeü louein de Paü.
La neü, despuch ença, sur las pennes d'Ossaü,
    Mantû cop bé s'ey desclarade;
    Et b'abém bist mantû malaü
    Enta la darrère aübergade,
Hà lou darrè pinnét, chens degû mayé maü,
Que l'estros médéci qu'iù dabe la poussade.
N'èt pas d'aquère ley, bous qui, dens sa présou,
Sabét estangua l'amne, encadéna la bite;
Qui tan de cops, à la parque maüdite,

[1] *Mémoires, ou Lucrèce et Bradamante*, conte en vers, suivi des *Aveux*, conte bleu en prose, et de la romance d'*Actéon*. Amsterdam. In-12,

Digitized by Google

Abét baillat l'adroumillou;
Qui tan de cops abét troumpat l'ahide
Deü capéra, deü sounadou;
Qui tan de cops, à l'espouse esbarride,
Abét rendut soun aymadou.
Sayé Bourdeu, récébét moun houmatye.
You nou souy pas malaü, you nou souy pas poüruc.
De l'esparbè nou craigni pas lou truc,
Deü cô soulét ma carte ey lou lengatye.

TRADUCTION.

Avec sa trompette, naguère la renommée
Appela Bordeu loin de Pau.
La neige, depuis lors, sur les monts d'Ossau,
Plus d'une fois est tombée;
Et nous avons vu plus d'un malade,
Vers la dernière demeure,
Faire le dernier saut, sans avoir de plus grand mal
Que le maladroit médecin qui lui donnait la poussée.
Vous n'êtes pas de ceux-là, vous qui, dans sa prison,
Savez arrêter l'âme, enchaîner la vie;
Qui tant de fois avez forcé la parque maudite
A s'endormir;
Qui tant de fois avez trompé l'attente
Du prêtre et du sonneur;
Qui tant de fois, à l'épouse éplorée,
Avez rendu celui qui l'aimait.
Sage Bordeu, recevez mon hommage.
Je ne suis pas malade, je ne suis pas peureux.
De l'épervier je ne crains pas les coups,
De mon cœur seul ma lettre est le langage.

Digitized by Google

Henri D'ANDICHON. — Il y aurait injustice à clore la liste des poëtes béarnais qui ont écrit dans le dernier siècle, sans mentionner son nom. Il fut archiprêtre de Lembeye, diocèse de Lescar. Il composa des Noëls pour bannir des églises ceux qu'on y chantait avant lui, et qu'il trouvait *pitoyables* et *même remplis d'hérésies.* « Loin d'ici, dit-il dans la préface, » tout chant lugubre et languissant. Les airs les plus » gais m'ont paru les plus convenables. Que le pécheur » se réjouisse, dit saint Léon, parce qu'il est invité à » recevoir le pardon de ses péchés : *Gaudeat pecca-* » *tor, quia invitatur ad veniam.* La diversité plaît; » chacun a son goût : on veut sur ce point être satis- » fait. On trouvera ici de quoi se satisfaire, puisqu'on » aura l'agrément de chanter plusieurs noëls, chacun » sur sept ou huit airs différents. Ainsi, mon noël des » *Sauts Basques* me fait plus de plaisir que tout au- » tre, parce que l'air varie à chaque strophe. »

Je me souviens d'avoir entendu dévotement chanter dans nos églises de ces noëls qui peuvent avoir parfois quelque chose de burlesque, mais qui allaient parfaitement à l'humeur gaie de nos paysans. Un des plus curieux est celui où un ange, parlant français, vient réveiller, pour lui annoncer la naissance du Sauveur, un pâtre endormi qui lui répond en béarnais.

Noël ;

Par d'Andichon.

L'Ange :

Un Dieu vous appelle,

Digitized by Google

Levez-vous, pasteur,
Courez avec zèle
Vers votre Sauveur.
Le Dieu du tonnerre
Promet désormais,
La fin de la guerre,
La paix pour jamais.

Lou pastou :

Lèche'm droumy,
Nou'm biengues troubla la cerbelle.
Lèche'm droumy,
Tire en daban, seg toun cami.
N'ey pas bésouing de sentinelle,
Ni n'ey qué ha dé ta noubelle,
Lèche'm droumy.

TRADUCTION.

Laisse-moi dormir,
Ne viens pas troubler ma cervelle;
Laisse-moi dormir.
Marche en avant, suis ton chemin.
Je n'ai pas besoin de sentinelle,
Je n'ai que faire de ta nouvelle,
Laisse-moi dormir.

L'Ange :

A cette merveille,
Peut-on sommeiller?
Elle est sans pareille,
Il faut s'éveiller.

Digitized by Google

Venez, qu'on seconde
Nos chants et nos voix,
Que l'écho réponde
Jusqu'au fond des bois.

Lou pastou :

Encouère û cop,
Si t'um hès quitta ma pailhasse,
Encouère û cop,
You't harey courré aü gran galop.
Si tà leü sorti dé ma jasse,
N'espère pas quartié ni grace,
Encouère û cop.

TRADUCTION.

Encore un coup,
Si tu me fais quitter ma paillasse,
Encore un coup,
Je te ferai fuir un grand galop,
Si je sors sitôt de ma place,
N'espère pas quartier ni grâce,
Encore un coup.

L'Ange :

Venez rendre hommage
A ce nouveau-né,
Portez-lui pour gage
Ce cœur obstiné.
Levez-vous sans craindre,
Faites-un effort;
Cessez de vous plaindre,
Dans votre heureux sort.

Digitized by Google

Lou pastou :

Lou sort hurous
N'ey pas yamèy nousté partatyé,
Lou sort hurous
N'ey pas ent'aüs praübès pastous.
Per quin estranyé badinatyé
Bos-tu qu'ayam, per un maynatyé,
Lou sort hurous?

....

TRADUCTION.

Le sort heureux
N'est jamais notre partage,
Le sort heureux
N'est pas pour le pauvre pasteur.
Par quel étrange badinage
Veux-tu que nous ayons, par un enfant,
Le sort heureux?

....

L'Ange :

Ouvre la paupière :
Vois les cieux ouverts,
Vois cette lumière,
Entends ces concerts!
Un Dieu charitable
Vient briser tes fers,
Sa main favorable
Ferme les enfers.

Digitized by Google

Lou pastou :

Diü! qué béy you?
Anyou deü ceü, quin spectaglé!
Diü, qué béy you?
Tout b'em announce à Saübadou,
A moun salut n'y a plus obstaglé,
Lou ceü soübréch... Ah! quel miragle!
Diü! qué béy you?

TRADUCTION.

Dieu! que vois-je?
Ange du ciel, quel spectacle!
Dieu! que vois-je?
Tout m'annonce un Sauveur,
A mon salut il n'y a plus d'obstacle,
Le ciel s'ouvre... Ah! quel miracle!
Dieu! qu'est-ce que je vois!

Parmi les littérateurs béarnais nés avant le XIXe siècle, je n'ai pas classé tous ceux qui, prenant accidentellement la lyre, en ont tiré des sons dont l'écho est arrivé jusqu'à nous.

Dans ce nombre, j'aurais voulu citer tous nos grands écrivains du Béarn; mais malheureusement plusieurs ont préféré, comme Marca [1], même pour les poésies

[1] On a reproché au grave Marca de s'être permis quelques vers comme ceux-ci sur des sujets légers :

India quem præstet moschi se jactet honore
Qui solo nares, siccus odore ferit.
Frontiniacum generosa tibi dum vina ministrat
Moschum in queis vincit mixtus odore sapor.

Digitized by Google

légères, la langue latine à celle du pays, qui se serait beaucoup mieux prêtée cependant à leurs joyeuses inspirations.

Messieurs du Parlement de Navarre et les avocats du barreau de Pau ne croyaient pas déroger à leur dignité en sacrifiant aux muses et aux grâces, selon le vieux style. Nos jeunes officiers affectionnaient la langue natale pour la chansonnette. Il est à regretter que M. de Cazaux n'ait laissé que de courtes compositions. Sa traduction, dans l'idiome du Béarn, de quelques poëtes grecs et latins, est gracieuse; et on ne lui reprochait que trop de gallicismes.

Traduction de la 14e idylle de Moschus;

Par M. de Cazaux.

Bère langou timide en mon cô qu'és passéye,
Quoan you béy sus la mar courre û zéphir houlét.
Labets you n'ey qué ha desla moun flayoulét,
L'amou soul deü répaüs hè toute moun embeye.
Més quoan béy dé la mar lous terribles coumplots,
La gramme qui blanqueich sur soun large coursatge,
Quoan hè crouchi la rée et galoupa lous flots
Doun lous braméts aguts hèn trémbla lou ribatge,
Labéts, tout espaürit deü sort deüs matélots,
Soü coustalat bézi, you répaüsi ma biste,
É qué houeyi la mar dens û estat ta triste.
Sus terre hè mey bou : toustem m'y soy plagut.
E qu'aymi mey troubam aü bosc oun soy badut,
Débat dé quet berceü d'oun l'oumprette ey espesse,
Et l'an û bêt pyé resounne dab tendresse,
Quoan de quaüque gran bén soun houeilhatge ey batut.

Digitized by Google

TRADUCTION.

Une langueur timide en mon cœur se répand,
Quand je vois sur la mer courir un zéphir folâtre.
Alors je n'ai que faire d'enfler mon flageolet,
L'amour seul du repos fait toute mon envie.
Maïs quand je vois de la mer les terribles complots,
L'écume qui blanchit sur son large corsage,
Quand elle fait courber ses reins et galopper ses flots
Dont les mugissements aigus font trembler le rivage,
Alors, tout effrayé du sort des matelots,
Sur le coteau voisin je repose ma vue,
Et je fuis la mer dans un état si triste.
Sur la terre il fait bon : toujours je m'y suis plu;
Et j'aime mieux me trouver au bois où je suis né,
Dessous ce berceau dont l'ombre est si épaisse,
Et là où un beau pin raisonne avec tendresse,
Quand de quelque grand vent son feuillage est battu.

De nos jours, la poésie béarnaise a été heureusement cultivée. En parlant d'auteurs qui, la plupart, vivent encore, je dois être sobre d'appréciations et même d'éloge. L'éloge, en effet, n'est convenablement placé qu'à côté de la critique littéraire, et je n'ai désir de critiquer aucun de ces hommes d'esprit qui, sans prétention et sans effort, obéissant à une inspiration passagère, ont rendu hommage à la vieille langue du pays. Je citerai les noms les plus connus : MM. Picot, Hatoulet (sous le pseudonyme de Sophie), Des-

Digitized by Google

trade, Laborde de Bielle, Julien, Mayniel, l'abbé Garet, Lamolère, Sacase [1], etc.

M. Vignancour, qui a recueilli les chants d'un autre âge, a essayé lui aussi des chants nouveaux. En rassemblant les vers des autres, il a montré qu'il savait en faire de dignes d'être conservés. Dans un volume, que par excès de modestie il n'a tiré qu'à très-petit nombre, on remarque un charmant poëme sur l'enfance de Henri IV, qu'un littérateur estimable, M. Cabaret Dupaty, a parfaitement traduit en vers français; on y lit encore une intéressante collection de proverbes béarnais.

L'Enfance d'Henri IV;

Poëme par M. Vignancour; traduction de M. Dupaty.

A trés lègues de Paü, de cap à las mountagnes,
Après abé séguit gayhasentes campagnes,
Sus û pic oun lou Gabe en gourgouils ba mouri,
Lou castèt de Coarase aüs oueils qu'es bien ouffri.
A quiü troben air pur, boune aygue, bère biste :
Déban tout qu'ey gaüyous, darrè tout soumbre et triste.
D'û coustat nou bédét que blats, troupèts, maysous,
De l'aüt rocs empenen, précipicis affrous,
Més sie que guignét ou lous mouns ou la plane,
La nature ey pertout riche, poumpouse, grane,
Qu'ey en aquét endrét qu'Henric hou eslheibat,
Nou pas en rey flaügnac, mes en brabe sourdat,

[1] Ce berger, poëte et géologue, a fixé avec raison l'attention publique. (Voir une charmante et spirituelle brochure de M. Charles Des Moulins, intitulée : *Une Visite au berger des Eaux Bonnes, Pierre-Gaston Sacaze.* Bordeaux, 1852.)

Digitized by Google

Tà soun répas qu'abè drin de lart dab mesture,
U bèt quillou de paà chens cap de mascadure.
Lou dimenche pourtan, et las hestes en naü,
La quis boulou bailla qu'eü mettèn aü métaü
Ney pas tout : deüs paysàs que séguibe l'escole.
Bestit de courdeillat et dab ue camisolle,
Peé d'escaüx, cabiroü, qu'eü léchaben ana,
Et coum ù youen pouri nou hasè que pinna :
Barats et passadés, sègues tout qu'at traücabe,
Et peü soumét deüs rocs, crabot, qu'arpatéyabe ;
Esbérit coum yamey hasà de Sain-Marti,
Fatigue, red, gaümas, eth sabè tout pati.
Tantos près d'ù terrè soü croutzat d'ùe bie
Qu'argoueytabe la lèbé aü bèt esguit deü die;
Tantos, capbat lous briüs, traynabe l'arrousécq,
Ou, tà gaha callots, courrè coum l'eslombrécq.
Souben dab paysanots qu'essayade sas forces;
Et calè lhéba pés, prenés à las estorces,
Qu'ère coum û bencilh et gouaillard coum û taü.
A la perche, aü billard, coum aü pousse-caillaü,
A darré n'ere estros : lou sé dens la parguie,
De touts souns coumpagnous fourman ue coumpagnie,
Qu'ère lur coumandan, més toustém lur amic!
At aürét dit pourtan? touts qué séguin Henric;
Touts quoan n'abou besouing que quittèn lou bilatye,
Qu'eü biengoun tout ouffri, bite, argen et couratye.
Henric disè tabé quoan hou rey deüs Francès :
« Qué débi ço qui soy aüs més brabes Béarnés. »

TRADUCTION.

A peine on quitte Pau, du côté des montagnes,
Quand on a parcouru de riantes campagnes,

Digitized by Google

Sur un roc où le Gave en grondant va mourir,
Le château de Coarraze aux regards vient s'offrir.
Des coteaux verdoyants et l'onde fugitive
Couronnent de ces lieux la belle perspective.
Là s'offrent tout ensemble, à nos yeux confondus,
Neiges, torrents, forêts et rochers suspendus.
Mais, soit que l'on regarde ou les monts ou la plaine,
La nature partout charme, subjugue, entraîne.
Henri fut élevé dans cet heureux climat,
Non en roi fainéant, mais en brave soldat.
Le maïs et le lard, frugale subsistance,
Formaient de ses repas la sévère ordonnance.
Le dimanche pourtant notre royal marmot,
Dans un humble gala mangeait la poule au pot.
Vêtu de méchant drap et d'une camisole,
Avec les paysans il fréquentait l'école.
La tête et les pieds nus on le laissait partir,
Comme un jeune poulain qui ne fait que bondir.
Il franchissait buissons, ruisseaux, fossés, abîmes,
Gravissait les rochers jusqu'aux plus hautes cîmes.
A travers des périls toujours prêt à courir,
Fatigues, froid et chaud, il savait tout souffrir.
Tantôt caché derrière une bruyère épaisse,
En abattant un lièvre il montrait son adresse;
Et tantôt au filet, ou bien à l'hameçon,
Il prenait tour à tour la caille ou le poisson.
Aux jeunes paysans parfois cherchant dispute,
Il luttait corps à corps et brillait dans la lutte.
Souple comme l'osier et fort comme un taureau,
A la course, à la balle, à la perche, au cerceau,
Il excellait en tout. Quelquefois, dans la plaine,
De tous ses compagnons se faisait capitaine;
Il commandait en roi, mais restait leur ami.

Digitized by Google

Qui l'aurait dit alors!... Tous suivirent HENRI :
A la voix de leur chef désertant le village,
Ils mirent à ses pieds leur bourse et leur courage.
Aussi s'écriait-il, nommé roi des Français,
« Je dois ce que je suis aux braves Béarnais! »

Proverbes.

A l'aygue douce n'oup hidét,
A la bribente qu'eb bédét.

Lou qui nou houléye
Quoan ey pourri,
Qu'arrouyéye
Quoan ey roussi.

Mestiè ne cargue.

Qui ayme Jourda,
Qu'ayme soun càa.

Tambouri pagat d'abance
Qué hé méchan sou.

Qui bà loueing maridat,
Si nou troumpe qu'ey troumpat.

Lou qu'is sépare dé soun bé aban de mouri,
Se prépare à bien souffri.

Coutet naü que taille, etc.

Digitized by Google

TRADUCTION.

A l'eau douce ne vous fiez pas,
A la rapide vous vous voyez.

Celui qui ne s'amuse
Quand il est poulain,
Fait rage
Quand il est roussin.

Métier ne charge pas.

Qui aime Jourdain
Aime son chien.

Tambourin payé d'avance
Rend un mauvais son.

Qui va se marier au loin,
S'il ne trompe est trompé.

Celui qui se dépouille de son bien avant sa mort
Se prépare à bien souffrir.

Couteau neuf taille, etc.

On m'excusera d'accorder une mention particulière à deux autres poëtes béarnais contemporains, Navarrot et Vincent de Bataille. L'un est trop connu pour ne pas en parler; l'autre l'est trop peu pour ne pas lui rendre justice.

Digitized by Google

Navarrot a été appelé *le Béranger béarnais*, et cette épithète est méritée. Il a composé plusieurs pièces pleines d'esprit, de verve et d'entrain, qui, avec raison, sont devenues populaires parmi nous. Il a chanté la grisette plutôt que la bergère; les mœurs du jour plutôt que celles d'autrefois. Son poëme : *Matheü ou l'Electou,* fait regretter qu'il n'en ait pas composé d'autres et sur d'autres sujets.

Chanson de Navarrot.

A Diü mé daü! quine galère,
D'esta moussû tà hà l'amou!
Aüprès dé la mey haroulère
Que perd soun temps et soun sermou.

Et d'abord, dab las damiselles,
Lurs flous et lurs hieüs d'archaü,
Et lurs cartous et lus dentelles,
Nou'n y a pas taü clot deü cachaü.

Mès quoan bey quaüqué maynadette,
Dab sa giraffe seü coustat,
Soun pè fi, sa raübe courtette,
D'amou mé senti transpourtat.

A poude-cap, you qué'm eslanci,
Et qué l'abordi coum û hoü;
Déya, aütour d'ère qué'm balanci,
En han bet drin deü parpailhoü.

— Diü! bé y a lountems qu'ip perségui,
S'i'ü dic, lou chapeü à la mà.

Digitized by Google

— Gèy! quin sudat! Moussu, que'p prègui
Dê'p crouby, tà nou'p' enrhuma.

— Si sabèt quin lou mé cô p'ayme!
— Qu'at créy, Moussu, més qu'èt trop bou.
— D'amou per bous qué crey qué'm sayne.
— Ah! Moussu, qué'p trufat de you.

— Que bibéry, qué crey, dé'p bédé,
Chens pà, ni bi, oui, Diü biban!...
— Puch qu'at yurat qué'p' en caü crédé,
Més, Moussu, tirat en daban.

Anat trouba las damiselles,
Ères qu'an lou parla mey dous.
— Ah! nou'm séren pas tan cruelles!
— You nou soy pas hèyte enta bous.

— Per ma fé, quines macheréttes!
Que'm semblérén pà bénédit.
— Moussu, puchqué'm bénét flouréttes,
Abét mounedes d'ù ardit?

— Qu'abét la came fine et dure!...
— Dure, Moussu, coum ù barroulh.
Acò qu'ey dé minya mesture,
Dalhurs qu'ey came dinqu'aü youlh.

— Plà malurous ey lou qui gaüse
Fixa dûs ouelhs aütà fripous!
— Nou' p'an pas, créy, panat gran caüse?
— Amigue, dat mé dus poutous!

— Dus pots, Moussu! qu'abèt lous bostés;
Gouardat lous pé, coum you lous més.
— Nou'p fachét pas, aü Diü bibostes!

Digitized by Google

Ou qué'p embrassi tout ù més.

— U més, qué hè quoate semmanes
Moussu, qu'et trop entréprénén;
Léchat-mé dounc!... Quines ribanes
Abét aü benté, impertinén!...

— A Diü mé daü! bé l'abét bère!...
— Bé'p daü ù bèt hè-té'm-en là...
... Déyà dé la mie machère,
Qué part ù brut qui'm semble clà...

A Diü mé daü! quine galère
D'esta moussû tà hà l'amou!
Aüprès dé la mey haroulère
Que perd soun tems et soun sermou.

TRADUCTION.

Ah! mon Dieu! quelle galère,
D'être monsieur pour faire l'amour;
Auprès de la plus évaporée
Il perd son temps et ses discours.

Et d'abord avec les demoiselles,
Leurs fleurs et leur fil d'archal,
Et leurs cartons et leurs dentelles,
Il n'y en a pas pour le creux d'une dent.

Mais quand je vois un grisette,
Avec sa giraffe sur le côté,
Son pied fin, sa robe courte,
D'amour je me sens transporté.

Digitized by Google

En casse-cou, moi je m'élance,
Et je l'aborde comme un fou;
Déjà, autour d'elle je me balance
En faisant un peu le papillon.

— Dieu! qu'il y a longtemps que je vous poursuis!
Lui dis-je, le chapeau à la main.
— Jésus! comme vous suez! Monsieur, je vous prie
De vous couvrir pour ne pas vous enrhumer.

— Si vous saviez comme mon cœur vous aime!
— Je le crois, Monsieur; mais vous êtes trop bon.
— D'amour pour vous je crois qu'il saigne.
— Ah! Monsieur, vous vous moquez de moi.

Je vivrais, je crois, rien que de vous voir,
Sans pain ni vin, oui, Dieu vivant!
— Puisque vous le jurez, il faut vous en croire.
Mais, Monsieur, filez en avant.

Allez trouver les demoiselles,
Elles ont le parler plus doux.
— Ah! elles ne me seraient pas si cruelles!
— Moi, je ne suis pas faite pour vous.

— Par ma foi, quelles fraîches joues!
Elles me sembleraient pain bénit.
— Monsieur, puisque vous vendez des fleurettes,
Avez-vous monnaie d'un liard?

— Vous avez la jambe fine et dure!...
— Dure, Monsieur, comme un morceau de bois.
Cela vient de manger de la méture;
D'ailleurs, j'ai de la jambe jusqu'au genou.

Digitized by Google

— Bien malheureux celui qui ose
Fixer deux yeux aussi fripons!
— Ils ne vous ont pas, je crois, volé grand chose.
— Amie, donnez-moi deux baisers.

— Deux baisers [1], Monsieur, vous avez les vôtres;
Gardez-les, comme moi les miens.
— Ne vous fâchez pas, ô *Dieu biboste,*
Ou je vous embrasse tout un mois.

— Un mois, ça fait quatre semaines.
Monsieur, vous êtes trop entreprenant;
Laissez-moi donc... Quelles folies
Avez-vous dans le ventre, impertinent!

— Ah! mon Dieu! que vous l'avez belle!...
— Je vous donne un va-t-en bien loin.
... Déjà, de ma joue
Part un bruit qui me semble clair...

Ah! mon Dieu! quelle galère,
D'être monsieur pour faire l'amour
Auprès de la plus évaporée,
Il perd son temps et ses discours.

M. Vincent de Bataille, lauréat des Jeux-Floraux [2], n'a pas seulement publié de très-jolis vers français: on

[1] Il y a un jeu de mots dans le béarnais : *pots* veut dire des *baisers* ou les *lèvres.*

[2] Il a été couronné pour son poëme : *Les Enfants de Moncade;* c'est précisément la légende du préambule du vieux For que nous avons reproduite.

Digitized by Google

a encore de lui de charmantes compositions béarnaises. Les sujets qu'il traite sont bien différents de ceux qu'affectionne M. Navarrot : au lieu de chansonnettes légères, ce sont de graves cantiques qu'il a fait paraître avec l'abbé Garet.

Je suis étonné de ne retrouver dans aucun recueil de poésies béarnaises une ravissante légende de Bétharram, qui fut couronnée en 1839 par la Société Archéologique de Béziers. Je la donnerai en entier avec une traduction en vers français par M. G. Azaïs.

La Chapelle de Bétharram ;

Par M. V. de Bataille.

I.

Quoan lou Gabe, en braman, dits adiü à las pennes,
Y s'abence, à pinnets, à trubés boys et prats,
Qué diséren qué craing dé rencountra cadénes
Süs bords dé mille flous oundrats.

Aü bou temps deüs Gastous, ue béroye capère
Counsacrade peü poplé à la May deü boun Diü,
La qui touts ans dé loueing lous Beürraimès appère,
Qu'ère déyà ségude aü bord deü grand Arriü.

Més n'ère pas labéts coum adare noumade ;
N'ère pas Bétharram ; queb' bouy doune racounta,
Lous més amics, quin hou la Capère estréade
Deü noum qui tien despuch-ença.

Digitized by Google

II.

Drin aŭ dessus dé la Capère,
Ue hilhotte deŭs embirous
Houleyabe, bibe y leŭyère,
Y qu'empléabe sa tistère
Dé las mey fresques de la flous.

Moun Diü! la béroye flourette
Quis' mirailhe héns lou cristaŭ,
Héns lou cristaŭ d'aquére ayguette,
Y tà bribénte, y tà clarette,
Qui ba bagna lous pès de Paŭ.

Per la coueilhe ère s'esdébure;'
Lou pè qué l'eslengue y qué cat...
Gouyats! la terrible abenture!
Lou Gabe à l'arrouyouse allure
Qué la s'emboulègue aŭ capbat.

La praŭbotte eslhéba soun ame
A la qui sab noustes doulous :
Dé tire cadou bère arrame
D'aŭprès deŭ loc oŭn Nouste-Dame,
Adyude lous sous serbidous.

Y, chens s'abusa, la maynade
Séseich, en l'entreignen pla hort,
La branque peŭ ceŭ embiade :
Per aquét mouyén ey saŭbade,
Y douçamen miade aŭ bord.

Taŭs las nôres du patriarche
Bés crédèn pergudes, pari,

Digitized by Google

Quoan, pourtan l'arramette à l'arche,
La couloume per sa désmarche
Deü délutye announça la fi.

D'ue fayçou tà merbeilhouse
Puch qu'es arringade aü trépas,
Migue, hens la Capère oumbrouse
Dé ta patroune bienhurouse
Bet' remetté dé toun esglas.

« Diü dé you! quin es marfandide?
Quin trembles dé réth y dé poü!
De ta raübe blanque gouhide,
Y de touns peüs, l'ounde limpide,
En goutéyan, muilhe lou soü.

» Chens boste ayde, eri pergude,
— Ça dits ére, — reyne deü ceü!
Arrés n'a bist quoan souy cadude;
Més bous, qui m'abét entenune,
M'abét adyudade aüta leü.

» Boune may, pertout quem demoure
La tendresse dé boste amou
Quoan roullabi capbat l'escourre;
Qu'abét dat ourdi à la cassourre,
Qu'embiesse ue arrame entà you.

» Youb' offri dounc ma bère arrame;
Que l'ab' dépaüsi sùs l'aüta;
Y mey que hey bòt en moun àme
Qu'aci deban bous, Nouste-Dame,
Gnaüt *beth aram* qué lusira.

» Sente Bierye, noub' caü pas cragne

Digitized by Google

Qué m'en desdigue lou mé pay;
Souns moutous pèchen la mountagne;
Sounds blads croubéchen la campagne
Qu'eü héra counsenti ma may.

» Y you dab ue ardou nabère,
En mémori de tout aço,
Tout més, en aqueste capère,
Qué boste sente amou m'appère,
Bierye, queb' oubrirey moun cò! »

III.

La capère despuch estou fort renoumade
Aü miey deüs *ex voto* dé soun riche trésor;
Qué byn enter las mas d'üe imatyé sacrade
L'ouffrande d'ù *beth aram* d'or.

D'aquiü lou noum deü loc... Soubén loueing deü hourbary
Oun que s'y ba goari de toute passiou,
En retrempan soun ame aü pensa salutari
Deüs tourmens qui per nous pàti lou Saübadou.

Courrét tà Betharram, hilhots de la Nabarre,
Poplès de la Gascougne y deüs bords de l'Adou,
La Bierge à Betharram nou hou yamey abare,
Deüs trésors deü divin amou.

TRADUCTION.

I.

Quand le Gave quittant les rochers pour les plaines,
S'élance, en bondissant, dans les bois, dans les prés,

Digitized by Google

On dirait qu'il a peur de rencontrer des chaînes
Dans les touffes de fleurs dont ses bords sont parés.

Au bon temps des Gastons, une chapelle sainte,
Qu'à la mère de Dieu bâtirent nos aïeux,
Ouvrait déjà, non loin du Gave, son enceinte
Aux nombreux pèlerins accourus en ces lieux.

Il n'avait point alors, ce modeste hermitage,
Le nom de Bétharram inscrit sur son fronton.
Fils du Béarn, je vais, dans votre vieux langage,
Vous conter d'où lui vient ce nom.

II.

Près du toit où la Vierge veille,
Une fille des lieux voisins,
Vive, leste comme une abeille,
Allait, remplissant sa corbeille,
Des fleurs que moissonnaient ses mains.

Oh ciel! quelle fleur séduisante,
Là, se mire au cristal de l'eau;
De cette eau pure et transparente,
Qui, suivant sa rapide pente,
Baigne en passant les pieds de Pau!

Pour la cueillir, elle se presse...
Son pied glisse... Jeunes garçons,
Ombragez vos fronts de tristesse!...
Le Gave, qui bondit sans cesse,
L'emporte dans ses tourbillons...

La pauvrette élève son âme
Vers celle qu'émeut le malheur...
D'auprès des murs où Notre-Dame
Vient en aide à qui la réclame,

Digitized by Google

Soudain tombe un rameau sauveur.

La jeune fille qui se noie,
Saisit, en l'étreignant bien fort,
Ce rameau que le ciel envoie,
Qui sous son étreinte se ploie
Et la soutient jusques au bord.

Tel, dans l'arche que l'eau balance,
Noé croit son trépas certain,
Quand le rameau de l'espérance,
Au bec de l'oiseau qui s'avance,
Du déluge annonce la fin.

Puisqu'une aide surnaturelle
Te sauve du flot courroucé,
Petite amie, à la chapelle
De la Vierge, à ta voix fidèle,
Va réchauffer ton cœur glacé.

O ciel ! que te voilà tremblante !
Tes dents craquent sous le frisson !
De ta robe blanche, collante,
L'eau, goutte à goutte, ruisselante,
A tes pieds mouille le gazon.

« Sans votre aide, j'étais perdue,
Dit-elle alors, Reine du ciel;
Ma chute, nul ne l'avait vue;
Mais vous qui m'avez entendue
Êtes venue à mon appel.

» Votre amour, ô douce patronne !
Pour nous toujours veille d'en haut :
Quand l'eau m'entraîne, m'environne,
Au chêne votre voix ordonne
De m'envoyer vite un rameau.

Digitized by Google

» O Vierge! je vous fais hommage
De ce rameau qui séchera;
Mais, sur mon âme, je m'engage
A mettre aux pieds de votre image
Le *rameau* qui toujours luira.

» Trouverai-je, ô Vierge divine!
Mon père contraire à mon vœu?
Ses agneaux paissent sur la colline,
Dans les champs sa moisson s'incline,
Ma mère obtiendra son aveu.

» Et moi, dans une ardeur nouvelle,
En souvenir de ce bonheur,
Tous les mois à cette chapelle,
Où votre saint amour m'appelle,
Je vous ferai don de mon cœur. »

III.

La chapelle, depuis, fut de tous vénérée.
Parmi les *ex voto* de son riche trésor,
On voit briller, aux mains de l'image sacrée,
L'offrande d'un beau rameau d'or.

De là le nom du lieu... Loin du bruit de la ville,
Là, de ses passions, se guérit plus d'un cœur,
Et l'âme s'y retrempe à la pensée utile
Des tourments que pour nous endura le Sauveur.

Courez à Betharram, enfants de la Navarre,
Peuples de la Gascogne et des bords de l'Adour;
A Bétharram jamais la Vierge n'est avare
Des trésors du divin amour.

Digitized by Google

Après avoir essayé de donner une idée des meilleurs poëtes du Béarn, j'aurais voulu pouvoir les comparer avec les poëtes qui ont écrit dans les divers dialectes du Midi. M. Mary Lafon, dans un charmant Mémoire, a fait un parallèle entre Goudouli et d'Espourrins; ce sont des auteurs d'une époque et d'un genre différents. Ce qu'il y aurait d'utile à faire, ce serait une comparaison de textes contemporains appartenant aux diverses parties de la France, et traitant des sujets analogues. A ce sujet, M. le Ministre de l'Instruction publique me faisait l'honneur de m'écrire, le 7 juin 1855, au nom de la section de philologie du Comité historique : « La préparation du *Recueil des Poésies populaires* permettra d'atteindre en partie ce but, en » fournissant l'occasion d'établir des comparaisons et » des rapprochements entre les variantes d'un même » chant présentées dans des dialectes différents. »

Je n'ai voulu ici qu'offrir quelques documents sur la littérature béarnaise, effleurant des questions dignes d'être approfondies, et citant quelques extraits au lieu d'œuvres plus importantes. Qu'on accueille avec indulgence ce modeste hommage rendu à la langue des Henri et des Catherine de Navarre; au ravissant langage de d'Espourrins, dont les mélodies résonneront toujours doucement à mon âme comme un souvenir d'enfance, comme un écho de la vieille patrie des aïeux!

1855.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

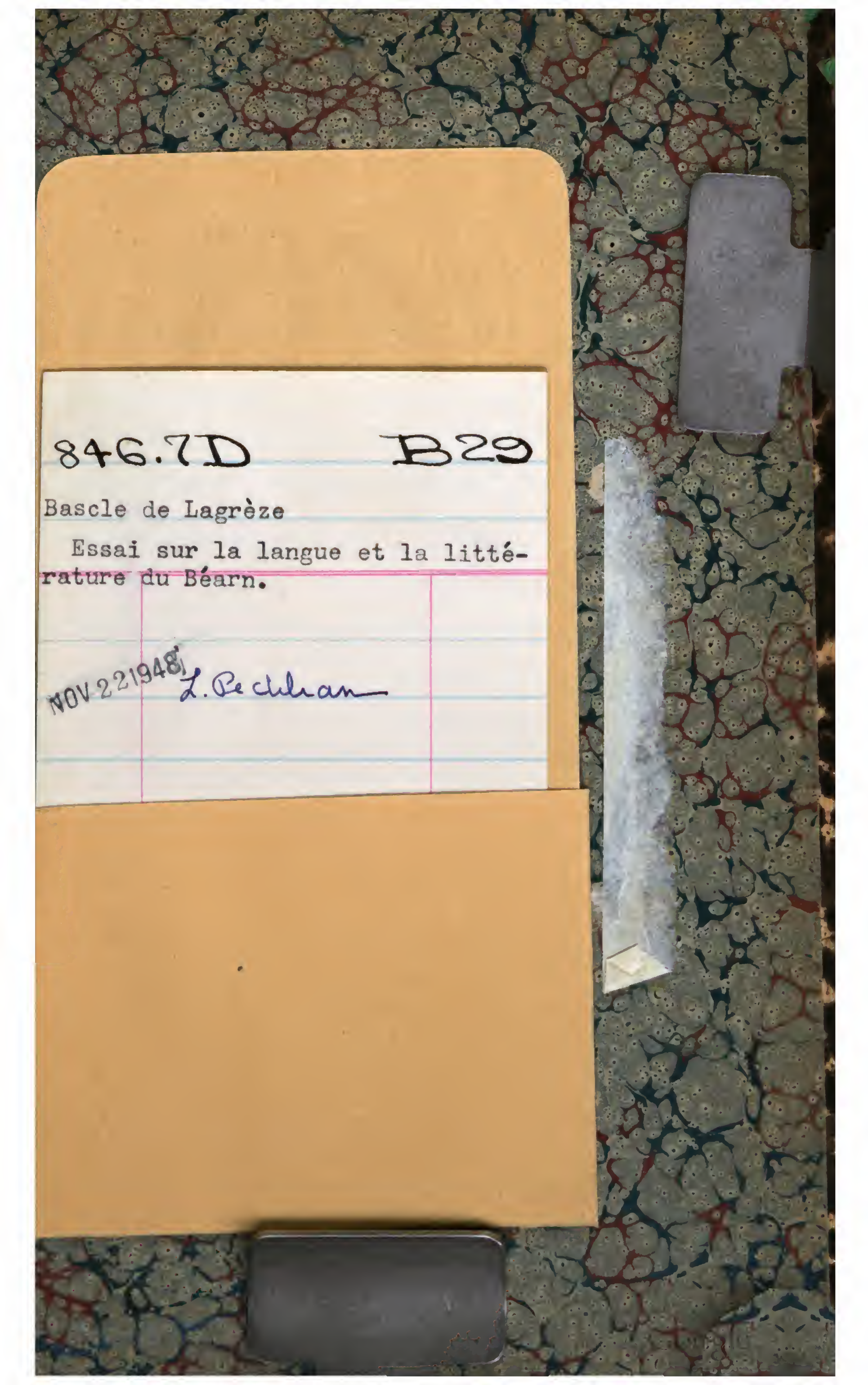
Digitized by Google

Digitized by Google

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES

This book is due on the date indicated below, or at the expiration of a definite period after the date of borrowing, as provided by the library rules or by special arrangement with the Librarian in charge.

DATE BORROWED	DATE DUE	DATE BORROWED	DATE DUE
NOV 2 2 1948			
C28 (747) M100			



846.7D B29
Bascle de Lagrèze
Essai sur la langue et la litté-
rature du Béarn.
NOV 22 1948
L. Pechlian

